GRISĒLIDIS
RĒAL

CHAIR VIVE

POĒSIES COMPLĒTES

Préface de Nancy Huston



ĒDITIONS SEGHERS

GRISĒLIDIS
RĒAL

CHAIR VIVE

POĒSIES COMPLĒTES

Préface de Nancy Huston

ĒDITIONS SEGHERS

De la même auteure

Le noir est une couleur, éditions Balland, 1974, éditions d'en bas, 1989, éditions Verticales, 2005
Petite chronique des courtisanes, éditions Bertil Galland, 1976
La Passe imaginaire, éditions de l'Aire/Manya, 1992, éditions Verticales, 2006
À feu et à sang, éditions Le Chariot 2003
Carnet de bal d'une courtisane, éditions Verticales, 2005
Les Sphinx, éditions Verticales, 2006
Suis-je encore vivante ?, éditions Verticales, 2008
Mémoires de l'inachevé (1954-1993), éditions Verticales, 2011

PHOTOGRAPHIES ET DOCUMENTS EN COUVERTURE ET PAGES INTÉRIEURES © COLLECTION PARTICULIÈRE / DR.
AVEC L'AIMABLE CONCOURS DES ARCHIVES LITTÉRAIRES SUISSES.

© ÉDITIONS SEGHERS,
PARIS, 92 AVENUE DE FRANCE, 75013 PARIS
PARUTION : FÉVRIER 2022

Design graphique **Vahram Muratyan pour les Éditions Seghers**
assisté par **Le Studio**
Photographie de couverture **Grisélidis Réal** © DR

ISBN : 978-2-232-14547-6

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Ich liege auf eisernen
In einer der Totenkammern
Ich möchte schreien schreien und schreien
Mein Kopf ist leer
Mein Mund ist –
Links rechts und
Auf jeder Wan
Zerbricht das L
Schatten d
isse



Die gefangene Nacht (suite et fin)

Meine Hände sind Wurzeln
Meine Zähne sind Steine
Es kommt der Tag
Es naht die Stunde
Da kommen die Schritte die Schritte die Schritte
Den Gang entlang
Auf bleiernen Füssen
Es klirren die Schlüssel
Es dreht sich das Schloss
Durch jede Türe
Sieht
Ein
Wird
Dod
Das
Die
Es
Es (
Am
Mit
Und
Langsa
Tag –u
Nac

La nuit prisonnière (Traduction littérale)

Jour après jour
Nuit après nuit
Tourne la roue
De la solitude.
Le vent joue
De sa harpe douce
En bas dans la cour
Meurt la pluie
Comme une bête.
Autour de moi sont quatre hauts murs
Je suis couchée sur un lit de fer
Dans une des chambres mortuaires
Je voudrais crier, crier, crier
Ma tête est

DIE GEFANGENEN

An allen Gefa

Uns ist die Nacht
Zur Wunde geworden

Unser Blut ist erstarrt
Und dunkle Blumen
Mit Todesgeruch
Erblühen und schweigen
In unseren Träumen

Die Stunde ist leer
Wir warten und warten
Es ruft uns Niemand
Durch stumme Steine
Es winkt keine Hand
Durch eiserne Gitter

Es hebt kein Wind
Den Staub der Zeit
Von unserem Körper
Es fällt keine Sonne
Auf unser Gesicht

Uns wird die Hoffnung
Langsam zur Asche
Der Tag und die Nacht
In ein Schweigen gehüllt
Das leise zerfällt
Im unsichtbaren Tod

Wir wollen leben!
Befreit uns! Befreit uns!
Zerreißt diese Wände!
Fällt alles in Stücke!

Nehmt uns diese Last
Von der Seele ab
Und vernichtet den Raum!
Eröffnet die Weite
Und schenkt uns die Luft!
Wir ersticken so furchtbar
Und werden so schwer

Wir wissen nicht
Ob Leben noch atmet
In schlafenden Adern
Ob ein Schrei sich noch rei
Aus steinerner Brust
Zur Freiheit empor!

Und [illegible]
Draussen wachsen [illegible]
Brennt der Staub auf fliehen[illegible]
Ewig fliesst das grüneHaar
Unter streicheindem Wind, der Wiesen
Ewig ruft die dunkle Stimme
Der Freiheit im welkendem Wald
Wir verfallen und wir bleiben
Ewig brennt in uns die Glut
Der verlorenen LiebesnNächte
Uns zerreißt der tote Traum
Unter Mauern unter Gittern
Drehen wir im grauen Kreis
Unsere kranken leeren Körper
Unsere müde schwere Last
Keinen Anfang und kein Ende
Hat des Kreisens ewige Qual

Sommer 1963
Strafanstalt Rothenfeld

[illegible] verlorenen Freiheit.
O leuchtendes Blut der Rose
O duftendes Herz des Lichts
Mein Mund durstet nach euch
Ihr saugt zipper der Blumen!

8.

[illegible]agenen gewidmet



Les Prisonnières

À toutes celles qui sont enfermées

Pour nous la Nuit
Est devenue blessure

Notre sang s'est pétrifié
Et de sombres fleurs
À l'odeur de mort
Fleurissent et se taisent
Dans nos rêves

L'heure est vide
Nous attendons en vain
Personne ne nous appelle
À travers les pierres muettes
Aucune main ne nous fait signe
À travers les barreaux de fer

Nul vent ne soulève
La poussière du temps
De notre corps
Nul soleil n'éclaire
Notre visage

En nous l'espérance
Lentement devient cendre
Le jour et la nuit
Confondus en un seul silence
Se détruisent doucement
En une mort invisible

Nous voulons vivre !
Libérez-nous ! Libérez-nous !
Déchirez ces murs !
Cassez tout en morceaux !

Enlevez le poids
De dessus notre âme
Et détruisez l'espace !
Ouvrez l'immensité
Et offrez-nous de l'air !
Nous étouffons horriblement
Et devenons si lourdes

Nous ne savons plus
Si la vie respire encore
Dans nos veines endormies
Si un cri s'arrache encore
De nos poitrines de pierre
Là-haut, vers la liberté !

le 16 juillet 1963

Table des matières

Page de titre

De la même auteure

Page de copyright

Préface - Par Nancy Huston

La Cathédrale intérieure de Grisélidis Réal

I - Poèmes de jeunesse

- Le cycle de la Vie
- Nuits mortes
- Poème d'Automne
- Jardin secret
- Mort de l'oiseau des douleurs
- J'aime l'Être immatériel…
- Poème de l'étoile de mer
- Poème de l'absence
- Narcose I
- Les Saisons de la solitude
- La putain
- Cantique de la poussière
- Rose Meer und Wind
- Rose Mer et Vent

Poème d'amour drogué

II - Poèmes de prison

Jenseits der Tränen

Au-delà des larmes

Die gefangene Nacht

La nuit prisonnière

Das Lied der Prostituierten

Le chant des prostituées

Lied für dich I

Chant pour toi I

Lied für dich II

Chant pour toi II

Lied der Gerechtigkeit

Chant de la justice

Lied der Wahrheit

Chant de la vérité

Hofgang I

Promenade I

Hofgang II

Promenade II

Die Gefangenen

Les prisonnières

Gefängnis

Prison

Die Gefangenen in den Zellen

Les prisonnières dans leurs cellules

Tod und Liebeslied für den schwarzen Geliebten

Chant d'amour et de mort pour l'amant noir

Barreaux…

Prisonnière de hauts murs

Cantique de la liberté

Cantique de la délivrance

Cantique de l'emprisonnement

Cantique des gardiennes de prison

Cantique des mains prisonnières

Cantique des larmes

Remember

III - Poèmes d'amour et de nuit

Chant d'amour pour l'amant infidèle

Cantique de l'espoir

Recherche de l'amant perdu

Aujourd'hui

Hymne à mes enfants

Jamais la nuit aux ailes mortes

Incantation

Chicago

Ode à la nuit

Hymne à Rodwell

Exorcisme

Femme

Chant d'amour pour Rodwell à Chicago

Fécondation

Ton nom bat dans la nuit

Requiem pour un Amour

De Profundis

Épitaphe

Nocturne

Rue

Les Roses de Hassine

Poème d'amour

Sacre sexuel

Bribes flottantes

Boutique mon corps

Ritournelle à la gloire du cul

Adieu à un chat défunt

IV - Poèmes de la fin

Hallali

De ma fenêtre d'hôpital

Bleu

Fata Morgana

Fauve

Lacrymosa

Perfusion

Narcose II

Matin

Ritournelle

Pas de deux

Chien

Oceano Nox

Prostituées

Saudade

Melancholia

Aphélie

Éloge funèbre

Ponction

Fleurs

Oiseaux

Échographie

Chimiothérapie

Mise en scène

Caelyx

Vomi

Amour

Adieu aux armes

Nausée

Alea jacta est

Mort d'une Putain

Le chant du Cygne

Le Cancer mis à nu

Morphine

Obsèques

Préface

Par Nancy Huston

La Cathédrale intérieure de Grisélidis Réal

En publiant ce livre, les éditions Seghers nous offrent un cadeau rarissime : une voix poétique que l'on peut classer parmi les plus grandes du XX^e^ siècle, mais à peu près inconnue. Comment est-ce possible ? Si elle était grande, nous la connaîtrions, non ? Or personne ou presque n'a entendu parler de « Grisélidis Réal, poète ».

Et pour trois raisons. *Primo*, elle n'est pas française mais suisse. *Secundo*, en tant qu'écrivaine, presque toutes ses publications relèvent d'autres genres que la poésie : roman, correspondances, carnets, journal intime, sans parler de ses nombreux articles et interviews, alors que ses poèmes n'ont été édités que de façon sporadique et fragmentaire. *Tertio*, elle a surtout défrayé la chronique en tant que prostituée.

— Quoi ? Une pute ? — Et comment. — Une pute poète ?? Ça va pas, la tête ? — Lisez seulement. Assez rapidement, je pense, vous aurez besoin de demander de l'aide pour vous débarrasser de ce chapeau qui s'est malencontreusement coincé quand vous l'avez avalé.

Grisélidis Réal – ce n'est ni son nom de plume ni son nom de guerre, mais son vrai nom – est née à Lausanne en 1929, l'aînée de trois filles d'un couple d'intellectuels : père linguiste, grand spécialiste du grec ancien, mère professeure de français et amie des arts[1].

Pris séparément, ni la naissance dans une famille d'intellectuels aisés, ni le fait d'avoir longuement pratiqué le métier de travailleuse du sexe ne vous prédisposent à devenir poète. Et les deux ensemble ? Eh bien, cela crée

certainement une dissonance cognitive, ce qui n'est déjà pas mal. Cependant, un troisième ingrédient est indispensable : le malheur. Or dans la vie de Réal il frappe tôt : une maladie emporte son père adoré quand elle n'a que huit ans. Reçu dans l'enfance, ce genre de coup de massue sur la tête peut déclencher à l'adolescence des échos, résonances et harmoniques susceptibles d'évoluer en poésie.

Et de fait, à treize ans et demi, Grisélidis écrit un étonnant « Cycle de la vie ». S'y succèdent, en quatre strophes bien frappées et avec un système de rimes d'un classicisme impeccable, les phases du destin… sinon « des femmes » en général, du moins des Suissesses de la « bonne » bourgeoisie. Le poème a dû impressionner sa mère, qui l'a soigneusement recopié et préservé. Mais, à vrai dire, ce qui sidère le plus quand on le lit – et le relit, plus attentivement –, c'est moins sa maîtrise formelle que son pessimisme noir. En effet, les femmes « mûries » sont appelées à « laisser couler leurs larmes après la haine » et à « piétiner leurs souffrances », les vieilles, à « éteindre le pâle flambeau de l'Existence » et à « fermer la fenêtre du cœur ». Comment une gamine de treize ans et demi peut-elle avoir pigé tout cela ? Elle ira loin, la petite, se dit-on en hochant la tête. Et on a raison.

Le malheur persiste : à quatorze ans, des douleurs aux poumons obligent Grisélidis à faire un séjour loin de sa famille, dans un sanatorium pour enfants. Dès qu'elle revient à la maison, sa mère lui impose une surveillance maniaque et une discipline de fer. Avide de voir ses trois filles devenir de parfaites épouses, mères et femmes au foyer (elles ont encore de longues années à attendre avant de pouvoir seulement *voter* !), elle marque du coin de ses tabous calvinistes non seulement le plaisir érotique, mais toutes les formes de plaisir. Grisélidis se braque. Pour ne pas se soumettre aux diktats maternels, elle part étudier à Zurich. Pose nue pour des peintres. Boit, fume, rit et danse. S'accrochant aux branches, elle trouve son imagerie propre dans la poésie, aux antipodes des petites fleurs et des intérieurs bien lisses qu'on veut lui imposer : serpents, diamants, dragons, or, lézards, colombes, violoncelles, vins, danses, cristal, arabesques, sang, oiseaux, écailles…

À vingt-trois ans, amoureuse d'un peintre, elle tombe enceinte, se marie et donne naissance à un fils. Or le peintre en question déclare n'aimer ni le mariage ni les enfants. À partir de là, elle va explorer les bas-fonds d'un destin féminin plus délétère encore que celui imaginé dans son poème. Frigidité, psychothérapie, fausses couches, maternité solitaire, avortements, désespoir, antidépresseurs, alcool. Les malheurs abondent, mais le temps pour écrire manque. À trente ans, divorcée, elle se retrouve avec quatre enfants de trois pères différents. On lui enlève les enfants. Elle songe à se supprimer.

Terrassée par la tuberculose, c'est au sanatorium de Montana, dans le canton du Valais, que Grisélidis trouvera en tâtonnant son vrai chemin de poète. Il passe par la prostitution : clairement, son corps a besoin de s'arracher au carcan maternel. Un soir, elle s'éloigne du centre de soins, croise un homme dans un bar et couche avec lui pour de l'argent. « Les saisons de la solitude », grand poème écrit à Montana en janvier 1960, est un bel hymne à « la Femme ». Sa mère, dit-elle, cette « statue au visage de fer où j'ai gravé ton nom jadis/Est étendue dans les feuilles/Et son sourire est calciné ». Une autre femme doit advenir. Va advenir.

À trente-deux ans, elle tombe amoureuse de Bill, un Africain-Américain perturbé, interné en clinique psychiatrique et sous traitement pour schizophrénie. Elle le libère, kidnappe deux de ses quatre enfants placés sous tutelle, et quitte la Suisse pour l'Allemagne, où Bill dit vouloir reprendre ses études de médecine. Plus loin des injonctions maternelles, c'est difficile à imaginer.

S'ensuit une longue pause dans la poésie. Le couple est fauché, la pauvreté s'installe à domicile et Bill s'avère violent ; il oblige Réal à se prostituer pour entretenir tout le monde. Elle découvre la dureté du trottoir et c'est un choc : le long hiver munichois se transforme en une succession ininterrompue de turpitudes et de misères. Unique lueur de joie : elle rencontre une famille de Tziganes qui se montre généreuse et aimante avec elle et ses enfants.

Un peu plus tard, Grisélidis quitte Bill pour un autre Africain-Américain du nom de Rodwell. Si son nouvel ami ne la frappe pas, il l'entraîne dans un certain nombre de plans foireux, dont le deal d'un important stock de marijuana acheminé depuis le Maroc. Un complice retourne sa veste et les dénonce à la

police ; ils sont arrêtés et écroués. Les enfants sont placés dans un foyer catholique.

Réal désespère. La voilà, en pays étranger, enfermée dans une horrible geôle pour une durée indéterminée… De nouveau elle essaie de mourir, échoue. Alors elle se ressaisit. Décide que, pour ses enfants, elle *doit* continuer de vivre. Qu'est-ce qui peut l'aider à se remettre debout ? Quelques pauvres fleurs dans la cour de la prison… La vue d'un bout de rue avec des passants, attrapée en collant l'œil à la lucarne tout en haut du mur de sa cellule, après s'être hissée sur sa malle posée à la verticale sur le banc en bois… L'amitié avec les autres détenues, qu'elle voit à l'heure de la promenade, et dont l'histoire est souvent bien plus tragique que la sienne. Grisélidis commence à tenir un journal. Elle prend ses stylos-bille et, en nuances de bleu, dessine ses personnages tutélaires : un magnifique démon, une Madone à l'enfant… Elle réussit à mettre le malheur à distance en le cadrant, en le décrivant. Elle demande des matériaux de peinture et des cahiers, on les lui fournit. Elle rédige quelques poèmes en allemand – la langue de ses études à Zurich, celle de sa vie de tous les jours depuis deux ans – et là, quelque chose de différent s'enclenche. Une sorte de battement. Lisant ces poèmes, dans l'original ou en traduction, on est saisi par leur pulsation impérieuse. C'est moins complaisant que les vieux poèmes d'amour. Comme au sana quelques années plus tôt, mais davantage encore, on comprend que la poésie est devenue pour elle vitale.

S'accrochant passionnément au souvenir de ses belles amours avec Rodwell, Réal lui dédie un poème après l'autre. Un superbe « chant des prostituées » – fruit, sans doute, de ses échanges avec les autres femmes détenues –, nous apprend qu'elle a utilisé l'argent de ses passes pour améliorer non seulement la vie de ses enfants, mais aussi celle des amis tziganes qui lui avaient offert l'hospitalité. On voit de nouveau à quel point l'amitié et la solidarité la portent. Et en se préparant pour passer devant le juge, comme on peut le lire dans « Cantique de la délivrance », elle demande à ses *personnages* de la soutenir. « J'ai apporté ici pour ma défense,/Un ange un Démon une Reine et un Enfant/Que nulle force humaine ne pourra écraser […] » Impossible de ne pas songer à Charlotte Delbo, férue de théâtre et secrétaire du grand metteur en

scène Louis Jouvet qui, déportée au camp d'Auschwitz, emporte avec elle non la pensée de ses proches mais celle, plus forte, des personnages de théâtre – Don Juan, Électre, Antigone, Alceste. Vu qu'ils accompagnent l'humanité depuis des siècles, ils sont intuables.

De semaine en semaine, le style de Réal s'affine et s'aiguise. Sa scansion se régularise, se fait lancinante. À partir des étonnants « Cantique des mains prisonnières » et « Cantique des larmes », on se trouve sans conteste en présence d'une poésie des profondeurs.

« Venez mes sœurs la porte est ouverte/Entrons dans la cathédrale intérieure/Où le vitrail des larmes resplendit de lumière […] » Empruntant et détournant pour ses besoins propres les symboles et rituels de l'Église qui a tant pesé sur sa jeunesse, Réal nous apprend que l'imaginaire humain est synonyme de liberté. *Tous*, nous avons la possibilité de nous construire une « cathédrale intérieure », de nous y recueillir et d'y recevoir la bénédiction de la beauté. Dans les années qui suivent, Réal n'aura pas toujours le temps de la fréquenter, cette cathédrale, mais elle n'en oubliera plus l'existence.

Sortie de prison, elle continue de penser aux femmes détenues (« Remember »). C'est en cellule et dans le campement des Tziganes qu'ont été forgés son caractère, son engagement irrévocable aux côtés des opprimés… et sa voix poétique. Après le rapatriement forcé en Suisse, elle traverse encore plusieurs années difficiles. Recherche d'emploi, lutte avec l'hydre à mille têtes de l'administration suisse pour le droit d'élever ses enfants, histoires d'amour, retour, la mort dans l'âme, à la prostitution, maladies nombreuses et variées. Malgré tout, entre trente-cinq et quarante-cinq ans, Réal réussira à écrire quelques merveilles. « Cantique de l'espoir », où rythme et sens s'épousent et déménagent ; « Incantation » ; un incroyable « Hymne à mes enfants », où – drôle de rôle pour une maman – elle incite sa progéniture à contrevenir aux lois et à piétiner les convenances ; encore un « Hymne à Rodwell » stupéfiant de courage, de croquant et de concrétude. « Femme » – « poème écrit, précise-t-elle, en n'ayant pas toute ma raison » – est une revendication surprenante, très politiquement incorrecte aujourd'hui, d'une sexualité féminine généreuse et maternelle. Y resplendit la puissante Déesse Mère, figure qui date d'avant la

scission néolithique entre érotisme et fécondité, entre la « maman » et la « putain ».

En 1969, Réal fait un voyage à Chicago, retrouve son cher Rodwell et, bien qu'il aime ailleurs désormais, revient enceinte de lui. Elle perdra l'enfant. « Fécondation » est peut-être le premier poème de l'histoire humaine écrit par un corps qui vient tout juste de vivre une fausse couche. Deux très beaux poèmes – « Requiem pour un amour défunt » et « De Profundis » – tournent définitivement la page Rodwell. Tout de suite après, la sévère élégance des séries « Nocturne » et « Rue » nous fait comprendre que, sans la précieuse ouate de l'imaginaire amoureux, la prostitution est chose violente.

La fondation Pro Helvetia lui octroie une bourse de création. Euphorique, Réal, qui ne s'est encore jamais essayée à une œuvre en prose de longue haleine, entreprend d'écrire un roman sur sa folle équipée avec Bill, les années Allemagne : *Le noir est une couleur*. Poète dans l'âme, elle travaille son style avec acharnement. Mais les éditeurs auxquels elle envoie le manuscrit, atterrés par l'accumulation d'anecdotes navrantes, lui reprochent de n'avoir pas le sens de la narration. Rien ne fonctionne comme elle le veut.

En 1971, le jour même de ses quarante-deux ans, sa mère meurt. Presque aussitôt après, on lui parle d'un certain Hassine Ahmed, gigolo tunisien de dix-sept ans son cadet, actuellement en détention – et, avant même d'avoir fait sa connaissance, elle décide qu'elle en est follement amoureuse. Cet homme s'avérera l'amant le plus violent de tous. Les deux boivent ensemble. Il la bat presque à mort. À contrecœur, pour l'entretenir, elle reprend le trottoir. Son corps se déglingue. Son âme se disperse. Son talent se désagrège. Les poèmes « Roses de Hassine » et « Poème d'Amour » sont inférieurs à ceux dédiés à d'autres amants : Ian, Daniel, Dominique, Rodwell, dans d'autres décennies.

En 1975, Réal rejoint la lutte des prostituées en France et décide de mettre sa vie au service de cette cause. Mais autant, à la prison de Munich, la solidarité avec ses codétenues lui avait donné des forces (pour ne pas dire des ailes) littéraires, autant son engagement militant aux côtés des travailleuses du sexe va exclure radicalement la poésie. Entre 1975 et 2002, exception faite d'un hommage à un chat mort (1991), le hiatus dans sa création poétique est total.

En 2002, on lui diagnostique un cancer grave… et la poésie de renaître en beauté. Apparemment, pour entrer dans sa « cathédrale intérieure », Grisélidis a besoin d'être immobilisée. Après la période sanatorium et la période prison elle entame maintenant sa période hôpital. Elle n'en sortira plus : ni de la grande maladie, ni de la grande poésie. Ses autres occupations ne s'interrompent pas, loin de là : elle s'occupe assidûment de son centre de documentation sur la prostitution, donne des conférences et des interviews et participe à des colloques universitaires, sa cause politique lui tient encore à cœur ! Mais son existence est rythmée désormais par des examens, des traitements, des séjours en clinique… La conscience de la mort est omniprésente. Et avant de trépasser, elle va se surpasser.

De sa plume sortent des chefs-d'œuvre. « Bleu », « Matin », « Pas de deux », « Oceano Nox », « Prostituées », « Melancholia », « Oiseaux », « Amour », « Mort d'une putain » (où on la voit, de façon bouleversante, se réconcilier avec sa mère). Et encore. Et encore. Et chacun. « Le chant du cygne », « Le cancer mis à nu », « Morphine », « Obsèques »… Personne n'avait encore balisé ce territoire-là. Calibré, jour après jour, les progrès de la mort à même sa propre chair. Donné leurs lettres de noblesse à l'échographie, à la chimiothérapie, aux tubulaires, aux « fines aiguilles », à « l'araignée de fer roulant », aux Flex et aux scialytiques. Ri tendrement de son propre retour à la matière silencieuse. Plaisanté avec autant de grâce sur les prétentions humaines : « Nous sommes l'atome, la proie, le prédateur/De nos propres fictions. »

Quatre ans après sa cérémonie d'obsèques dans un cimetière ordinaire, les restes de Réal ont été transférés au cimetière des Rois à Genève, réservé aux citoyens ayant contribué notoirement à l'histoire de la ville. C'est une des très rares femmes à y être ensevelies. Elle gît entre Jean Calvin, son ennemi préféré de toujours, et Jorge Luis Borges, une de ses idoles en poésie.

Selon les vœux qu'elle avait formulés à maintes reprises avant de mourir, sa pierre tombale porte l'inscription suivante :

1. J’évoque son parcours biographique de façon beaucoup plus détaillée dans *Reine du réel* : *Lettre à Grisélidis Réal*, NiL Éditions, 2022.

GRISÉLIDIS RÉAL

ÉCRIVAIN – PEINTRE – PROSTITUÉE

1929-2005

À cette liste déjà peu banale, il était temps, plus que temps, d'ajouter la mention de son quatrième métier, celui qui la définit peut-être le mieux : *Poète*.

Je tiens à remercier Igor Schimek, fils aîné de Grisélidis Réal, et la comédienne Coraly Zahonero, grande connaisseuse de son œuvre, pour l'aide précieuse qu'ils ont apportée à la préparation de ce livre. *Pour plus de clarté, nous avons ajouté à certains poèmes un titre ou une indication sur sa date d'écriture. Ces ajouts sont signalés par des notes numérotées en bas de page. Les indications avec astérisque sont de Réal elle-même et ses choix typographiques ont été systématiquement respectés, quand bien même ils ne sont pas unifiés.*

N. H.

I

POÈMES DE JEUNESSE

(1942-1962)

Le cycle de la Vie

Jouez, enfants, dans la lumière
dit la Vie au rire argentin,
Ne soyez soucieux ni austères,
Mais ivres d’espoir et de joie
comme fleurs écloses au matin.

Chantez, jeunes femmes aux yeux clairs
L’Amour se lève à l’ombre du cœur
Laissez-le éclairer votre voie
Laissez s’envoler la Douleur
Ne goûtez à la Coupe amère.

Laissez couler, femmes mûries,
Vos larmes après la haine ;
Piétinez vos âpres souffrances.
Espérez, vous redit la Vie
Enterrez vos rêves et vos peines.

Éteignez, vieilles, de l’Existence,
Et du Refus, le pâle flambeau
Du cœur fermez la fenêtre,
Pensez à ce qui fut beau
Et bénissez ce qui va l’être.

Grandvaux, 15 avril 1942

Nuits mortes

L’arbre vide de mon silence
Sur mes blessures se déploie
Je te donne l’étang désert
Et calme de ma patience
Mon pardon comme un sel d’argent
Sur le sourire de ta joie

Mon amour ancien s’est noyé
Dans le sillage des méduses
Les yeux de mes dragons s’allument
Dans la haute nuit des veilleuses
Leur corps s’irise de caresses
Leur sang chante dans leur regard

Leur voix au seuil de leur enfance
Berce d’un cri mystérieux
L’épave de ta volonté
Sous le ciel de tes désirs morts.

Genève, 1957

Poème d’Automne

Pour Daniel Reichel

Dans les prunelles de la lumière
Sont lovés des serpents d’or gris
Et de grands lézards noirs aux écailles rouillées
L’Automne accorde au prélude des nuits
Ta viole d’Amour à la flûte du vent
Les soleils jaunes éclatés sur la neige
Encensent le vide et peuplent le silence
De ton cœur où la Mort ouvre ses yeux d’argent
Sur la chute de l’Oiseau rouge dans le brouillard
Ton enfant mort s’évade sur l’aile des nuages
Le cri de ton amour blessé se répercute
Contre des murs d’indifférence
L’attente illuminée accueille ton absence
Multitude d’étoiles sur le seuil de la mer.

Automne 1957

Jardin secret

À Daniel Reichel

Je te donne mon jardin secret
Mes lys martagons mes libellules mes dragons

La Phrygane de mon cœur
Les étangs de ma mémoire
Les brouillards de ma douleur

Mes harpes mes flûtes mes violons
Les couteaux d’argent de mes supplices
Les lourdes pierres de mes morts
Les nuages de l’enfance
Les cloches de la peur

Les champs sauvages de mon corps
La verveine de mon regard
Les serpents ivres de mes gestes

L’étoile exacte de mes danses
Les cierges du sommeil
Les cristaux noirs de ma faim

La galaxie de mes désirs
La sauge amère de l’amour
Tu boiras le vin de mes veines

Je te donne ma vie

Automne 1957

Mort de l’oiseau des douleurs

Pour José Herrera Petere, en respectueux hommage

Archange noir aux portes de mon cœur
La lune boit le sang des étoiles éteintes
Ton regard est un fleuve de cristal
Ta voix est une armure d’orgue
Je briserai la coupe du vin maudit
Entre nos mains éblouies
Je noierai mes songes
Je brûlerai ton Dragon de Corail
Sa plainte jaillira comme un son de guitare
Des sables du silence
Je frapperai l’oiseau de tes douleurs
Qu’il résonne comme une harpe sur la mer
Où tu agonises
J’arracherai ses écailles de verre
Sa voix d’argent ses yeux de pierre
J’allumerai son ventre et ses ailes d’étoupe
Au soleil de ma joie.

Genève, 7 mars 1958

J’aime l’Être immatériel[1]…

Aux trois Idoles Hindoues
À celui qui les sert

J’aime l’Être immatériel
Cristallisé dans un paysage de jade
La fluidité de ses gestes
L’orbe musical de son sourire
L’eau de ses yeux où se reflète le silence
Son parfum d’ambre endormi dans la mer
Le son voilé des cloches nocturnes de sa voix
Son visage lunaire
Où battent les fougères magiques de son sang
Son cœur aux sept épines de cristal
D’où ruissellent des fleuves de lumière
L’amande de son corps
Enfouie au plus profond de la Terre
Ses mains fermées, anémones de glace
Qui gardent le mystère
Où brûle le dragon solaire de mon cœur.

Genève, août 1958

1. Réal avait mis tout simplement « Poème ».

Poème de l’étoile de mer

Au Prince du Silence

Étoile berceuse de solitude
Blessure rouge au cœur du sel
Je suis le vide qui t’entoure
Le cristal du silence te blesse
De sa denture de givre
Étoile unique, errante veilleuse
Aux frondaisons de l’espace
Je suis l’eau morte qui t’entoure
Tu es au cœur de la distance
L’unique offrande sensible
Faisant vibrer l’aile du sable
Tu es la source muette
Des soleils évanouis
Au creux de ton corail
Chante un violon mort
Je suis ta paix moirée
Tu règnes sur la nuit
Des vertes transparences
Le jeu de tes sept branches
Aiguise la lumière

Je suis le vin qui te délivre
La danse du phosphore
Sur ton sommeil de jade
Ouvre tes yeux multiples
Déploie les flammes de tes gestes
Comme une fleur magique
Dans un paysage de marbre
Tu exorcises le vide
Et comme un oiseau ivre
Embaumé dans mon sang
Tu peuples mes désirs
De ton silence précieux.

Genève, 11 septembre 1958

Poème de l’absence

À Bénédict

Sur la corde où
La glace casse mon pas
Je m’épuise à rejoindre ton sourire
J’offre à la nuit mes ailes mortes
Je suis la colombe de ton désir
Murée comme un diamant sur ton corps
Où ne respire
L’absence du cœur las
Que mes fleurs ivres
Embaument
L’indifférence de ton Sommeil
Je serai sur
Toi comme un couteau pur
Qui délivrera les orchidées de ton silence
Et le rire
De l’oiseau mystique
Enfermé dans le cristal de tes pensées
Je suis l’Absinthe
Le Vin noir et le Miel
Où s’abreuve le chant rauque du violoncelle

Je suis l’épine qui perce ta mémoire
Où fleurit l’opium
Du fond de ses racines monte l’oubli soyeux
Qui tisse ses arabesques entre nos yeux
Nous irons boire
Ensemble plus tard à la coupe du feu
Qui règne sur l’espace comme un diadème
Où étincelle
L’étoile
Qui nous lia pour la première nuit
Et dans l’eau claire de nos regards
Se rejoindront les dragons de nos cœurs.

Montana, 27 juillet 1959

Narcose I

Je plonge dans l’obscur des métamorphoses
Je me noie dans l’oubli des rêves rutilants
Je suis oiseau et rose
Je vois danser les arbres dans le corps du printemps
Plumes et sang mêlés dans vos yeux d’incendie
Vous êtes mon amant
Vous n’échapperez pas à la mélancolie
J’entends sonner le glas des cloches dans la mer
Vous boirez avec moi de ce breuvage amer
Je vous entraînerai dans un cruel voyage
Jusqu’aux frontières nues de l’univers visible
Vous verrez s’y défigurer les paysages
Et se tordre les traits de votre vrai visage
Rongé par la folie
Et la peur s’y vautrer comme un monstre sensible
Pris dans un marécage
Vous gravirez tous les degrés de l’agonie
Et vous me suivrez loin jusqu’au seuil interdit
Où la chair se détruit
Où nos esprits divaguent nos corps se décomposent
Nous goûterons au fruit mortel de nos Narcoses
Ensemble torturés et ensemble maudits

Années 1950-1960[1]

1. Impossible de dater plus précisément ce poème.

Les Saisons de la solitude

I Femme aux yeux d’étoiles de mer
Où je dessine le rectangle
D’une prison sans fenêtres
Le terreau brûlé de l’iris
Garde l’amertume des fougères
Où respire givré de larmes
Le cœur ancien de notre amour
Dans la voix des flûtes éteintes

II La statue au visage de fer
Où j’ai gravé ton nom jadis
Est étendue dans les feuilles
Et son sourire est calciné
Comme un fruit bleu souillé de terre
Longs archets inutiles ses doigts
Sont brisés dans le vent d’hiver
Et de son ventre déchiré

III Jaillit l’âme morte des violes
En longs cris purs de vent glacé
Où tombent les oiseaux de neige
En leurs ailes multipliées
Leur sang d’argent cristallisé

Illumine nos pas dans la cendre
Et dans le rythme de leur chute
Ressuscitent les mots et les gestes
Éternels des aubes blessées

IV La vague des fleurs monte comme un encens
Sur l'arbre mort de ton silence
Tu gis au fond de ma mémoire
Comme le navire de l'enfance
Sur le sable lourd de nos offenses
Au jardin pourpre des roses déchiquetées
Où le vent joue sur son violon rauque
La danse frémissante des abeilles

V Ta chevelure ombreuse de vigne vierge
Où pourrissent les raisins noirs
De tes yeux ivres
Est répandue sur les champs saccagés
Où les grands blés nocturnes sont couchés
Lavés de pluie, chargés d'insectes fous
Dans le déchaînement des forces souterraines
Qui président à l'éclatement de tes veines
Femme qui fut abreuvée d'amertume
Ô corps ancien de l'amour profané

VI Je chante ta mort de cristal
Recueillie en sa coupe fermée
Où se déploie l'ivresse obscure
Du vol de tes oiseaux noirs
Ton cœur est un couteau pur
Qui tranche le fil de tes pensées
Et l'espace qui t'ensorcelle

Te rend pareille à une étoile

VII Femme aux yeux d'étoiles de mer
Qui gis au fond de ma mémoire
Ton cœur de jade s'épanouit
Comme une araignée à sept branches
Illuminée de diamants verts
Où battent les veines de corail
Du sang jadis bu par la terre
Femme, gardienne de la nuit
Ton ventre est une guitare de pierre
Où résonne ma solitude

VIII Frappez les cierges ô mains du Vent
Les couronnes des candélabres
S'éteignent, vierges décapitées
Dans la fournaise du Printemps
Et se répandent en caresses
Sur les collines de tes seins blancs
Ombragées d'ailes ensanglantées
Où déferle la houe des arbres
Que le jour blesse de son épée

IX Femme souviens-toi de ton sang
Souviens-toi de ton ventre vivant
Souviens-toi des cris de l'enfant
Que l'on arrache à tes entrailles
Souviens-toi de ton désespoir
Souviens-toi de ta faim, de ta soif
Et que tu fus abandonnée.
Dans l'orgue ancien de nos douleurs
Sanglote l'eau de ta prière

X Femme aux yeux d’étoiles de mer
Couchée sous la boue du monde
Tu t’élargis jusqu’à la source
Des désirs de nos corps muets
Tu consumes toute violence
Dans le mystère de ton seuil
Tu es le temple de la paix
Où brûle toute joie offerte
Au renoncement du silence.

Montana, janvier 1960

La putain

Pour Bill

Je suis sous la puissance d’un monstre
Au cœur dur de granit
Le soir il m’envoie toute seule
Danser dans les boîtes de nuit
Assise dans la lumière rouge
Je bois du whisky
Parmi les imbéciles
Et je fais la putain pour nourrir mes enfants
On y massacre la danse
On y massacre l’amour
On y tue la musique
À grands coups de bruits
Mon cœur est un désert
Immense au goût de mort
Mon visage est un masque
Une cage à lions
Des dents d’acier pour mordre
Un sourire de fer
Des flaques de venin noir
Sous des paupières de plâtre

Où tremble comme un reflet d’un autre monde
Un diamant éclaté
Je reste toute la nuit dans la fumée
Sans parler sans rire
Sans faire un geste
J’attends que meure jusqu’à l’aube
Dans mes cheveux cette rose volée
Unique chair vivante
Que regrette l’été.

Munich, été 1961

Cantique de la poussière

Ô nudité visible
De la poussière dans le soleil
Tu danses et te déplies
Tu brûles et tu t’éteins
Tu joues le jeu
De la lumière
Et tu t’enlises
Dans le creux de mes mains
Sœur du silence
Des après-midi clairs
Fille du feu
Cendre du ciel
Or de l’oubli
Qui neige sur l’absence
Et sur mon corps
Tu es le sang des heures
Qui t’ont donné
Leur transparence.

Années 1960[1]

1. Impossible de dater plus précisément ce poème.

Rose Meer und Wind

Rose Meer und Wind
Bilden das klare Gesicht
Meiner verlorenen Freiheit.
O leuchtendes Blut der Rose
O duftendes Herz des Lichts
Mein Mund durstet nach euch
Ihr samt Lippen der Blumen !

Rose Mer et Vent

Rose Mer et Vent
Dessinent le visage clair
De ma Liberté perdue.
Ô sang vif de la rose
Ô cœur embaumé de la lumière
Ma bouche a soif de vous
De vos lèvres veloutées de fleurs ![1]

1. Poème manuscrit, sans titre ni date, rédigé en allemand au verso de la couverture d’un bloc-notes avec l’inscription « Briefblock – Kapella ». En bas de la page, en français, ces deux phrases sont barrées : ~~*C’est aujourd’hui le premier jour de notre amour*~~/~~*Aujourd’hui la première et la dernière nuit*~~.

Poème d’amour drogué

À Rodwell

Il fait nuit tout est bleu
Dans les profondeurs abyssales de notre amour
Ton grand corps noir va fendant l’eau blanche de mon corps

Parmi les chevelures vagabondes des étoiles
Tu m’as projetée à la périphérie du monde
Et je suis retombée en toi pour y dormir.

Munich, été 1962

II

POÈMES DE PRISON

(1963)

À Munich, au mois de février 1963, Grisélidis Réal est arrêtée et écrouée pour trafic de stupéfiants. Pendant les sept mois et demi que dure sa détention, elle a une activité artistique fébrile : elle dessine, peint, tient un journal intime et écrit de nombreux poèmes, tant en allemand qu'en français. Dans un premier temps, c'est son ami le poète Claude Aubert qui traduit en français les treize poèmes écrits en allemand ; plus tard, cette traduction sera revue et corrigée par deux étudiants et deux étudiantes de langue allemande et le linguiste Willy Borgeaud.

À l'automne 2021, Vanessa Larre a fait une relecture attentive de cet ensemble de poèmes dans leurs deux versions, allemande et française.

Jenseits der Tränen

An Frau B. gewidmet

Ich halte mich immer
Auf einem hohem Berg

Jenseits der Tränen

Und ganze Wälder
Mit ertrunkenen Vögeln und Liedern
Sind untergegangen
Und werden nie mehr
Blühen und singen

Und ich mit meinem Gesicht
Mit meinen Augen und Zähnen
Und meinen wunden Händen
Wie müde fliehende Rehe
Wir sind auch Stein geworden

In diesen hohen Mauern

An der Grenze der Tränen

Und ich und Du und ich
Im Haus der tausend Zellen
Uns hat niemand erlöst
Von dieser drückenden Last
Der unvergessenen Tränen

Und Ihr mit falschem Gesicht
Mit falschem Singen und Lächeln
Mit euren eisernen Händen
Und euren brüllenden Stimmen
Ihr wollt uns zum weinen bringen
Ihr wollt uns zum schweigen zwingen

Aber wir halten uns immer
Auf einem hohem Berg

Jenseits der Tränen

Und winken mit müden Lächeln
Dem Frühling hinter den Gittern
Zu den lebendigen Vögeln
Deren erlösendes Singen
Niemand verbieten kann.

23.ten Mai 1963, München

Au-delà des larmes

À Mme B.

Je me tiens toujours
Sur une haute montagne

Au-delà des larmes

Et des forêts entières
Avec leurs oiseaux et leurs chants noyés
Ont disparu
Et plus jamais
Ne vont fleurir ni chanter

Et moi avec mon visage
Avec mes yeux et mes dents
Avec mes mains blessées
Pareilles à des biches fatiguées qui s’enfuient
Nous aussi sommes devenues pierres

Dans ces hauts murs

À la frontière des larmes

Et moi et toi et moi
Dans la maison aux mille cellules
Personne ne nous a délivrées
De ce poids écrasant
Des larmes non versées

Et vous avec vos faux visages
Avec vos chants et vos sourires faux
Avec vos mains de fer
Et vos voix tonitruantes
Vous voulez nous forcer à pleurer
Vous voulez nous forcer à nous taire

Mais nous nous tenons toujours
Sur une haute montagne

Au-delà des larmes

Et faisons signe avec des sourires fatigués
Au printemps derrière les barreaux
Aux oiseaux vivants
Dont personne ne peut interdire
Le chant libérateur.

Le 23 mai 1963, Munich

Die gefangene Nacht

An Gerlinde gewidmet

Tag um Tag
Nacht um Nacht
Dreht sich das Rad
Der Einsamkeit

Es spielt der Wind
Auf leiser Harfe
Unten im Hof
Schreitet der Regen
Wie ein Tier

Um mich sind vier hohe Mauern
Ich liege auf eisernem Bett
In einer der Totenkammern

Ich möchte schreien, schreien und schreien
Mein Kopf ist leer
Mein Mund ist tot.

Links, rechts und links
Auf jeder Wand

Zerbricht das Licht
Am Schatten der Gitter

Ich möchte beissen, zerreissen und beissen
Meine Hände sind Wurzeln
Meine Zähne sind Steine

Es kommt der Tag
Es naht die Stunde
Da kommen die Schritte, die Schritte, die Schritte
Den Gang entlang
Auf bleiernen Füssen

Es klirren die Schlüssel
Es dreht sich das Schloss

Durch jede Türe
Sieht uns ein Auge

Ein Mund im Holz
Wird aufgemacht
Doch Niemand spricht
Das schweigen ist Wasser
Die Angst ist Brot

Es fliesst die Zeit
Es fallen die Träume
Am Boden wie Schmetterlinge
Mit dumpfen verbrannten Flügeln
Und Kreisen im Dunkel
Langsam sterbend

Tag um Tag

Nacht um Nacht.

25.ten Mai 1963

La nuit prisonnière

À Gerlinde

Jour après jour
Nuit après nuit
Tourne la roue
De la solitude

Le vent joue
De sa harpe douce
En bas dans la cour
Piétine la pluie
Comme une bête

Autour de moi sont quatre hauts murs
Je suis couchée sur un lit de fer
Dans une des chambres mortuaires

Je voudrais crier, crier, crier
Ma tête est vide
Ma bouche est morte

À gauche, à droite et à gauche
Se brise la lumière

Sur chaque paroi
Dans l’ombre des barreaux

Je voudrais mordre, déchirer et mordre
Mes mains sont des racines
Mes dents sont des pierres

Le jour vient
L’heure approche
Alors viennent les pas, les pas, les pas
Le long du corridor
Sur des pieds de plomb

Le cliquetis des clés
La serrure qui tourne

À travers chaque porte
Un œil nous voit

Une bouche s’ouvre dans le bois
Pourtant personne ne parle
Le silence est eau
La peur, du pain

Le temps s’écoule
Les rêves tombent
Sur le sol comme des papillons
Aux sourdes ailes brûlées
Et tournent dans l’ombre
En mourant lentement

Jour après jour
Nuit après nuit.

Le 25 mai 1963

Das Lied der Prostituierten

Allen Mädchen gewidmet

Ich Schenke Dir meinen Körper
Für Dein schmutziges Geld
Ich bin jung wie ein Stern und leuchte
Du bist alt und siehst aus wie ein Tier.
Ich tanze als eine Schlange
Auf Deinem kranken Blut
Komm, was willst Du von mir,
Du Affe Du Hund Du Stier ?
Du bist blind und stinkst nach Leiche
Ich spucke in Deine Augen.
Hast Du mich damals gesehen
Als ich mit hungerden Füssen
Auf nächtlichten Strassen irrte ?
Heute bin ich glühend und hübsch
Ich esse, ich lache, ich singe,
Meine Kinder haben schöne Spiele
Und wunderbare Kleider
Die Zigeuner leben alle
In einem neuem Wagen
Mit warmen Füssen und Magen.

Und Du erbärmlicher Dreck
Was sprichst Du dann von Liebe ?
Du verfaulst langsam im Fett
Und öffnest Dein Maul mit Mühe
Wie ein erstickender Fisch.
Wie eine zerdrücke Schnecke
Schwitzt Dein faltiger Bauch
Und wenn ich die Augen schliesse
Damit ich Dich vergesse
In jener dunkles Stunde
So wünsche ich Dir den Tod.
Wenn ich Deinen Körper streichle
Fühle ich riesige Krallen
Die Dich zerreissen möchten
Und erwürge in Gedanken
Deinen dicken schleinigen Hals.
O Du tust mir doch Leid
Ich leg Dir solche Lügen !
Dein Lächeln ist zum Kotzen.
Ich will Dich nie mehr sehen
Und wenn ich Dir einmal begegne
Ich werde Deinem Namen nicht wissen
Und Dich nicht mehr erkennen.

25.ten Mai 1963

Le chant des prostituées

À toutes les filles

Je te donne mon corps
Pour ton sale argent
Je suis jeune comme un astre et je brille
Tu es vieux et ressembles à une bête.
Je danse comme un serpent
Sur ton sang malade
Viens, que veux-tu de moi,
Toi le singe, toi le chien, toi le taureau ?
Tu es aveugle et tu sens le cadavre
Je crache dans tes yeux.
M’as-tu vue autrefois
Quand j’errais sur les routes nocturnes
Avec mes pieds guidés par la faim ?
Aujourd’hui je suis lumineuse et belle
Je mange, je ris, je chante,
Mes enfants ont de beaux jouets
Et des habits merveilleux
Et tous les Tziganes vivent
Dans une roulotte plus grande
Les pieds et le ventre bien au chaud.

Et toi pitoyable ordure
Que viens-tu me parler d’amour ?
Tu pourris lentement dans la graisse
En ouvrant ta gueule avec peine
Comme un poisson asphyxié.
Comme un mollusque écrasé
Ton ventre suant dans ses replis
Et lorsque je ferme les yeux
Afin que je t’oublie
En cette heure si sombre
Je te souhaite la mort.
Lorsque je caresse ton corps
Je sens d’immenses griffes
Qui voudraient te déchirer
Et en pensées j’étrangle
Ton cou visqueux, épais.
Oh tu me fais pitié
Je t’ai dit tant de mensonges !
Ton sourire est à vomir.
Je ne veux plus te voir
Et si je te rencontre
Je ne saurai pas ton nom
Et ne te reconnaîtrai jamais plus.

Le 25 mai 1963

Lied für dich I

An Rodwell gewidmet

Mein Herz ist eine Taube
Ohne Flügeln
Ohne Stimme
Aus diesem Staube
Wird eine neue Sonne
Auferstehen
Und hohe Blumen
Sich entfalten
Vor meinen Augen
Die schweren Gitter
Verden zerspringen
Die kahlen Mauern
Ihre alten Gewänder
Erschüttern
Die Erde aus tausend Münden
In meinen Ohren
Das Schweigen Zersplittern
Und Deinen Namen

Und DEINEN NAMEN

Werden sie in mir singen
Ich hatte Durst
Lass mich ihn stillen
An das nächtliche Quellen
Deiner Augen
Ich hatte Hunger
Lass mich satt werden
An Deinen Küssen
Ich war müde
Lass mich verreisen
Weit von hier
In Deinen Händen
Sie werden mich tragen
Wie lange Flügel
Über die Wüste
Über das Meer
Wo die neue Sonne
Ans tödlichen steinernen Träumen
Empor schwebt.

München, 2.ten Juni 1963

Chant pour toi I

À Rodwell

Mon cœur est une colombe
Sans ailes
Sans voix
Hors de cette poussière
Un soleil nouveau
Ressuscitera
Et de hautes fleurs
Se déplieront
Devant mes yeux
Les lourds barreaux
Se briseront
Les murailles nues
Secoueront
Leurs vieilles hardes
La terre par mille bouches
Dans mes oreilles
Éclatera le silence
Et ton nom

Et TON NOM

Elles le chanteront en moi
J’avais soif
Laisse-moi m’abreuver
Aux sources nocturnes
De tes yeux
J’avais faim
Laisse-moi me rassasier
À tes baisers
J’étais fatiguée
Laisse-moi partir en voyage
Loin d’ici
Dans tes mains
Elles me porteront
Comme de longues ailes
Par-dessus le désert
Par-dessus la mer
Là où un soleil nouveau
S’élève au-dessus
Des rêves morts et pétrifiés.

Munich, le 2 juin 1963

Lied für dich II

An Rodwell gewidmet

Deinen einzigen Brief
Der auf meinen Tisch
Schon so lange liegt
Habe ich immer wieder
Gelesen und gelesen
Bis die Worte erloschen
In einem stillen Sand
Und dieses tiefe Schweigen
Träumt in mir wie ein Meer

Wir liegen schon tausend Jahre
Zusammen begraben und schlafen
In einer vergangenen Welt
Im Klang der fermen Gitarren
Und unterirdischer Flöten
Im Glans der Frühlingsnächte
Es kann uns keine Hand
Noch keine Stimme trennen
Und keine Macht der Erde
Kein Leben und kein Tod

Unsere Liebe vernichten

Die Ewigkeit in uns
Treibt ihr magisches Spiel
Es kommt und geht und weht
Ein Wind durch unsere Seele
Und bringt den Duft der Wörter
Die wir uns damals sagten
Wie grosse leuchtende Sterne
Die über uns wachsen und schweben
Diesen ewigen Durst
Nach Gegenwart erstillend
Der unseren Traum erfüllt
Und uns von Traum erlöst.

2.ten Juli 1963

Chant pour toi II

À Rodwell

Ton unique lettre
Qui repose sur ma table
Depuis si longtemps
Je l’ai lue et relue
Jusqu’à ce que les mots s’éteignent
Dans le sable silencieux
Et ce profond mutisme
Rêve en moi comme une mer

Nous sommes couchés depuis mille ans
Enterrés ensemble et dormons
Dans un monde disparu
Dans le son des guitares lointaines
Et des flûtes souterraines
Dans l’éclat des nuits de printemps
Aucune main
Ni aucune voix ne peuvent nous séparer
Aucune puissance de la terre
Ni la vie ni la mort
Ne peuvent détruire notre amour

L’éternité en nous
Joue son jeu magique
Un vent s’élève et souffle
À travers nos âmes
Apportant le parfum des mots
Que nous nous disions jadis
Comme de grandes étoiles lumineuses
Qui grandissent et planent au-dessus de nous
Étanchant en nous cette éternelle soif
D’une présence apaisante
Qui exauce notre rêve
Et qui nous en délivre.

Le 2 juillet 1963

Lied der Gerechtigkeit

Eines Tages werden
Alle Türen fallen
Alle Schatten weichen
Alle Gitter brechen

Vor unseren Augen
Das wahre Gesicht
Dieser Stadt erscheinen

Vor unseren Füssen
Strassen sich entfalten
Blumen sich gestalten

Vor unseren Händen
Die Tauben des Lichts
Mit glühenden Flügels
Durch die Wände stürzen

Eines Tages werden
Wir vor MENSCHEN stehen
Und alle zusammen
Die Freiheit erblicken

Und Ihr aber werdet
In Asche zerfallen
Denn ihr seid von Hasse
Für immer gefangen
Ihr werdet ersticken
Im Eis eurer Angst
Und verlassen sterben
In Schutt der Gesetze

Die eigenen Waffen
Werden euch umbringen
Ihr werdet euch beissen
Mit eigenen Zähnen

Ihr habt nie gelebt
Und kennt keine Liebe
Euer Leichenblut
Soll euch selbst vergiften !

2.ten Juli 1963

Chant de la justice

Un jour tomberont
Toutes les portes
Reculeront les ombres
Se briseront les barreaux

Un jour devant nos yeux
Surgira le vrai visage
De cette ville

Devant nos pieds
Se déploieront les routes
Et pousseront les fleurs

Devant nos mains
Les colombes de la lumière
Aux ailes incandescentes
Voleront à travers les murs

Un jour nous nous tiendrons
Debout face aux HUMAINS
Et nous tous ensemble
Découvrirons la liberté

Mais vous vous allez
Retomber en cendres
Car vous êtes pour toujours
Prisonniers de la haine

Vous vous étoufferez
Dans le froid glacial de la peur
Et mourrez abandonnés
Dans les décombres des lois

Vos propres armes
Vous tueront
Vous vous mordrez
Avec vos propres dents

Vous n’avez pas vécu
Vous ne connaissez pas l’amour
Que votre sang de cadavre
Vous empoisonne vous-mêmes !

Le 2 juillet 1963

Lied der Wahrheit

Am Gerlinde und Helen gewidmet

Jetzt ist die Zeit gekommen
Wo ihr mich fangen werdet
In Netz der fremden Wörter.
Ich stehe vor euch, erstarrt,
Vor unerbittlicher Strenge,
Allein, in Verzweiflung gehüllt,
Vor unbekannten Gesetzen.
In mir ein reines Schweigen
Wie ein Stern aufgeblüht.
Und all euer Gebrüll
Das Bellen eurer Stimmen
Das Zischen eurer Zungen
Der Hass in euren Fäusten
Der Groll in euren Lachen
Werden es nicht zerbrechen
Es blüht und blüht und blüht
In mir wie tausend Sterne
Tief im Blut unberührt
Von euren trüben Augen
Wie die nächtliche Sonne

Einer geheimen Welt :
Im Namen aller Leiden
In allen suchenden Händen
In den Augen der Kinder
Im Fliegen aller Vögel
In der Stimme des Windes
Im klaren Blick des Wassers
In der Unendlichkeit
Des freien atmenden Lebens
Und eure ganze Macht
Zersplittert und zerfällt
Im Angesicht der Wahrheit :
STARK IST ALLEIN DIE LIEBE.

München, 6.ten Juli 1963

Chant de la vérité

À Gerlinde et à Hélène

Voici venu le temps
Où vous allez me prendre
Au filet des mots étrangers.
Je me tiens devant vous, pétrifiée,
Devant votre sévérité impitoyable,
Seule, enveloppée de désespoir,
Devant des lois inconnues.
En moi un pur silence
S’épanouit comme une étoile.
Et tous vos hurlements
Les aboiements de vos voix
Le sifflement de vos langues
La haine dans vos poings
La rancœur de vos rires
Ne pourront le briser
Il fleurit il fleurit il fleurit
En moi comme mille étoiles
Au profond du sang, intouchée
Par vos regards troubles
Comme le soleil nocturne

D’un monde secret :
Au nom de toutes les souffrances
Au nom de toutes les mains qui cherchent
Dans les yeux des enfants
Dans le vol des oiseaux
Dans la voix du vent
Dans le clair regard de l’eau
Et dans l’éternité
Du souffle libre de la vie
Et toute votre force
Éclate et s’effondre
En face de la vérité :
SEUL L’AMOUR EST PUISSANT.

Munich, le 6 juillet 1963

Hofgang I

An Gerlinde gewidmet

Ich bin allein
Zwischen leeren Wänden
Und denke an den Flieder
Dieses verlorenen Frühlings
Kreischende Trompeten
Zerreissen die Stunden

Der Frühling ist ermordet
Der Flieder ist verbrannt
Wir kreisen im Hof
Wie tote Schmetterlinge
An der Freiheit vorüber

Nach links

An einer falschen Kirche
Wo das leise Blut
Der Todesverurteilte
Unter gedörrten Zweigen
Und vergoldeten Bändern
Unsichtbar noch flieset

An euern Lügen vorüber

Nach links

An den verbotenen Blumen
An den verstorbenen Flieder
Der so schön geblüht
Wie zarte leuchtende Jugend
Und dessen Duft erlosch
Auf unseren Gesichtern
An aller Hoffnung vorüber

Nach links

Ich bin allein
Und warte auf die Nacht
Zwischen leeren Wänden
Und denk an den Flieder
Dieses verwelkten Gartens

Wo wir jeden Morgen
Eine einzige Stunde
Von der Sonne trinken
Immer nach links gejagt
Wie eingesperrte Tiere

An diesen Frühling vorüber.

14.ten Juli 1963

Promenade I

À Gerlinde

Je suis seule
Entre des murs vides
Et je songe aux lilas
De ce printemps perdu
Des trompettes suraiguës
Déchirent les heures

Le printemps est assassiné
Le lilas est brûlé
Nous tournons dans la cour
Comme des papillons morts
En frôlant la liberté

À gauche

Devant une fausse église
Où le sang silencieux
Des condamnés à mort
Coule encore invisible
À travers vos mensonges
Sous les branches épineuses

Et les rubans dorés

À gauche

Devant les fleurs interdites
Devant les lilas morts
Qui fleurissent aussi beaux
Que notre délicate jeunesse
Et dont le parfum s’éteint
Sur nos visages
Dépassant tout espoir

À gauche

Je suis seule
Et j’attends la nuit
Entre des murs vides
Et je pense au Lilas
De ce jardin fané

Où chaque matin
Une seule heure durant
Nous buvons le soleil
Toujours chassées sur la gauche
Comme des bêtes enfermées

Au-delà du printemps.

Le 14 juillet 1963

Hofgang II

An Edeltraud gewidmet

Unter Gittern unter Steinen
Drehen wir im engen Kreis
Unsere schwachen müden Körper
Unsere leeren schweren Hände
Unter strengem wachendem Blick

Keinen Anfang und kein Ende
Hat des Kreisens stolpernde Qual
Alle gleich in schwarz gekleidet
Mit den gleichen fahlen Gesichtern
Drehen wir des Schicksals Rad
Und des Sommers wunde Flügel

Draussen wachsen fremde Kinder
Brennt der Staub auf fliehenden Strassen
Ewig fliesst das grüne Haar
Unter streichelnden Wind der Wiesen
Ewig ruft die dunkle Stimme
Der Freiheit in welkenden Wald

Wir verfallen und wir bleiben

Ewig brennt in uns die Glut
Der verlorenen Liebesnächte
Uns zerreisst der tote Traum
Unter Mauern unter Gittern
Drehen wir in grauen Kreis
Unsere kranken leeren Körper
Unsere müde schwere Last
Keinen Anfang und kein Ende
Hat des Kreisens ewige Qual.

Sommer 1963
Strafanstalt Rothenfeld

Promenade II

À Edeltraud

Entre les barreaux, entre les pierres
Nous tournons en cercle étroit
Nos corps faibles et fatigués
Et nos mains vides et lourdes
Sous le sévère regard qui veille

La torture saccadée de la ronde
N’a ni commencement ni fin
Toutes pareilles vêtues de noir
Avec les mêmes visages blafards
Nous tournons la roue du destin
Et les ailes déchirées de l’été

Dehors grandissent des enfants étrangers
Brûle la poussière sur des routes fuyantes
Éternellement flotte la chevelure verte
Des prairies sous la caresse du vent
Éternellement appelle la voix sombre
De la liberté dans la forêt qui se fane

Nous déclinons et nous demeurons

Éternellement brûle en nous la braise
Des nuits d’amour perdues
Le rêve mort nous déchire

Entre les murs, entre les barreaux
Nous tournons le cercle gris
De nos corps malades et vides
Notre lourde charge fatiguée
La torture éternelle du cercle
N’a ni commencement ni fin.

Été 1963
Centre de détention de Rothenfeld

Die Gefangenen

An allen Gefangenen gewidmet

Uns ist die Nacht
Zur Wunde geworden

Unser Blut ist erstarrt
Und dunkle Blumen
Mit Toden Geruch
Erblühen und schweigen
In unseren Träumen

Die Stunde ist leer
Wir warten und warten
Es ruft uns Niemand
Durch stumme Steine
Es winkt keine Hand
Durch eiserne Gitter

Es hebt kein Wind
Den Staub der Zeit
Von unserem Körper
Es Fällt keine Sonne
Auf unser Gesicht

Uns wird die Hoffnung
Langsam zur Asche
Der Tag und die Nacht
In ein Schweigen gehüllt
Das leise zerfällt
Im unsichtbaren Tod

Wir wollen leben !
Befreit uns ! Befreit uns !
Zerreibt diese Wände !
Fällt alles in Stücke !

Nehmt uns diese Last
Von der Seele ab
Und vernichtet den Raum !
Eröffnet die Weite
Und schenkt uns die Luft !
Wir ersticken so furchtbar
Und werden so schwer

Wir wissen nicht
Ob Leben noch atmet
In schlafenden Adern
Ob ein Schrei sich noch reisst
Aus steinerner Brust
Zur Freiheit empor !

16.ten Juli 1963

Les prisonnières

À toutes celles qui sont enfermées

Pour nous la Nuit
Est devenue blessure

Notre sang s’est pétrifié
Et de sombres fleurs
À l’odeur de mort
Fleurissent et se taisent
Dans nos rêves

L’heure est vide
Nous attendons en vain
Personne ne nous appelle
À travers les pierres muettes
Aucune main ne nous fait signe
À travers les barreaux de fer

Nul vent ne soulève
La poussière du temps
De notre corps
Nul soleil n’éclaire
Notre visage

En nous l’espérance
Lentement devient cendre
Le jour et la nuit
Confondus en un seul silence
Se détruisent doucement
En une mort invisible

Nous voulons vivre !
Libérez-nous ! Libérez-nous !
Déchirez ces murs !
Cassez tout en morceaux !

Enlevez le poids
De dessus notre âme
Et détruisez l’espace !
Ouvrez l’immensité
Et offrez-nous de l’air !
Nous étouffons horriblement
Et devenons si lourdes

Nous ne savons plus
Si la vie respire encore
Dans nos veines endormies
Si un cri s’arrache encore
De nos poitrines de pierre
Là-haut, vers la liberté !

Le 16 juillet 1963

Gefängnis

Für eine wunderbare Frau
Pilot, Schriftstellerin und Märtyrerin
Für die Geliebte des Sultans
Gefangene hier wie ich

Wie lange habe ich gewohnt
In diesem eisernen Wunde
Wie lange bin ich gelegen
In diesem steinernen Ohr
Ein ganzes verlorenen Leben
Eine einzige schlafende Stunde ?

Wie vielen ist mir entflohen
Auf wandernden wunden Pfaden
Vom vergänglichen Bild des Tages
Wie vieles ist mir geblieben
Durch des Traumes brennendes Tor
Von den schweigenden Gaben der Nacht ?

Es flüstert die Antwort im Wind
Der keimende blühende Tod
Von zahllosen Flügeln getragen
In das hoffende Blut, in die Erde

Durch das innere schauende Auge
In die stille geheime Geburt.

München, den 20.ten Juli 1963

Prison

À une femme merveilleuse aviatrice, écrivain et martyre
À l'amante du Sultan
Prisonnière ici comme moi

Combien de temps ai-je habité
Dans cette bouche de fer
Combien de temps ai-je été couchée
Dans cette oreille de pierre
Est-ce toute une vie perdue
Ou une seule heure endormie ?

Combien s'est enfuie de moi
Sur les sentiers de mes blessures
L'image éphémère du jour
Combien me sont restés
Par la porte brûlante du rêve
Des dons silencieux de la nuit ?

La réponse est murmurée par le vent
Dans le germe florissant de la mort
Portée par d'innombrables ailes
Dans le sang qui espère, dans la terre
À travers le regard intérieur

Dans la calme et secrète naissance.

Munich, le 20 juillet 1963

Die Gefangenen in den Zellen

Könnten sich die Türen
Öffnen wie ein Schrei
Und die Stimme verkünden :
Ihr seid frei, ihr seid frei !
Könnte sich der Boden
Vertiefen wie ein Meer
Und die Zellen erschüttern
Was das Haus in sich zerrt :
Die Verzweiflung, die Krankheit
Die alten müden Masken !

— Allein allein allein

Soll jeder einzelne sein
Nirgends eine Zuflucht
Ihr seid euch selbst gesperrt
Unsere Körper sind Gitter !

O schweigt, gebt such die Hände
Durch die schweren Wände –
Und klopft ein sterbendes Herz
Ist es immer das Gleiche
Alles ist uns gemeinsam.

Sagt nicht dass ihr noch glaubt
An irgend einen Weg,
Dass ihr auf EINEN wartet :

Wir sind verdammt.

Seht Hände ohne Arme
Hört Füsse kommen und gehen
Hört Schritte, Stimmen, Worte
Und unsichtbare Körper
— Nirgends ein Gesicht.
Da, Schlüssel bohren sich ein :
Ein MENSCH wird aufgemacht !
Hört, wie er sich wehrt !

— Es siegt die Macht.

Wie tropfet das Blut
An der Aussenseite
Wie schweigt der Staub
An der innersten Wand !
Wie der Nerv sich schüttelt
Und lacht und lacht und lacht !
„— Kommt, in fünf Minuten
IST ALLES VORBEI ! “

München, 21.ten Juli 1963

*(Dieser letzte Satz sollte angeblich von der Beamtin,
die die zum Tode verurteilten Gefangenen von der
Zelle damals abholte, immer gesagt worden sein.)*

Les prisonnières dans leurs cellules

Si les portes pouvaient
S’entrouvrir comme un cri
Et la voix annoncer :
Vous êtes libres, vous êtes libres !
Si le sol pouvait s’enfoncer
Profond comme la mer
Et les vagues abattre
Ce que la maison renferme :
Le désespoir, la maladie
Tous ces vieux masques fatigués !

— seule seule seule

Chacune doit le rester
Aucune échappatoire
Vous vous êtes enfermées vous-mêmes
Nos corps sont des barreaux !

Oh taisez vous, tendez vos mains
À travers les murs épais –
Et qu’un cœur mourant batte
Et c’est toujours le même
Car tout nous est commun.

Ne dites pas que vous croyez encore
À une fuite quelconque,
Que vous attendez QUELQU'UN :

Nous sommes damnées.

Voyez, des mains sans bras
Écoutez, des pieds vont et viennent
Entendez des pas, des mots, des voix
Et des corps invisibles
— Nulle part un seul visage.
Là, des clés qui s'enfoncent :
On ouvre à un ÊTRE HUMAIN !
Entendez comme il se débat !

— La force triomphe.

Comme le sang s'écoule
Sur la face externe
Comme la poussière se tait
Sur la paroi la plus profonde !
Comme le nerf se tord
Et rit et rit et rit !
« — Venez, dans cinq minutes
TOUT SERA FINI ! »

Munich, le 21 juillet 1963

*(Cette dernière phrase devait, paraît-il, toujours être dite par la gardienne qui emmenait de leur cellule celles et ceux qui étaient condamnés à mort.)**

Tod und Liebeslied für den schwarzen Geliebten

An Rodwell gewidmet

Noch einmal will ich mit Dir von Becher der Liebe trinken
Und mich in der göttlichen Wacht betäuben und verwirren,
Noch einmal schwankend und zitternd in tiefer Nacht ertrinken
Und mit gefallenen Flügeln dem Abgrund entgegenstürzen.
Mit Dir in dumpfer Angst des Todes zweimal entrinnen,
Dem starren Blick der Götter begegnen in dunklen Stein
Und Blut zu Feuer erhellen in pochen den Herz der Zeit.
Geliebter, Dich zur Quelle und Ende des irdischen Seins
Im Schrei der wogenden Welle mitreissen, in trunkenen Traum.
Noch einmal will ich zu Dir aus schlafender Seele steigen,
Baum und Wurzel zugleich, von Vögeln in singender Klarheit
Erkannt und geschmückt.
Dein Haupt ist Sonne und werdender Mond,
Und schwebt, erleuchtende Krone, am schweigenden Hand des Nichts.
Noch einmal will ich in mir das blaue Geheimnis erfüllen
Und mich in Dir vergiften an bitteren Jenseits getränk,
Und kein Erwachen verlangen von Bausch der tödlichen LIEBE.

Am Abend während eines Gewitters geschrieben
Juli 1963

Chant d’amour et de mort pour l’amant noir

À Rodwell

Encore une fois je veux boire avec toi la coupe de l’amour
M’étourdir et m’égarer dans la puissance divine,
Encore une fois titubante et tremblante me noyer dans cette profonde nuit
Et avec des ailes repliées sombrer dans l’abîme.
Avec toi échapper deux fois à la peur vague de la mort,
Et rencontrer le regard fixe des Dieux dans la pierre sombre
Éclaircir le sang comme du feu dans le cœur palpitant du temps.
Bien-aimé, t’emporter de la source à la fin de l’existence terrestre
Dans le cri de la vague écumante, dans l’ivresse du rêve.
Encore une fois je veux monter vers toi hors de l’âme endormie,
Arbre et racine en même temps, reconnue et parée
Dans la clarté chantante des oiseaux.
Ta tête est soleil et lune émergente,
Et flotte, couronne allumée, au bord silencieux du Néant.
Encore une fois je veux accomplir en moi le bleu mystère
Et m’empoisonner en toi d’une amère liqueur d’Au-delà,
Et ne réclamer aucun réveil de l’ivresse de cet AMOUR mortel.

Écrit le soir pendant un orage
*Juillet 1963**

Barreaux[1]…

Barreaux, barreaux, barreaux sur mon corps
Bruits de pas dans les corridors
Bruits de clés dans les serrures
Chaque nerf blessé se convulse
Contre le désespoir la solitude et la mort

Larmes larmes sur la vitre
Le vent chasse des morceaux de ciel
Que la morsure des barreaux irrite
Et qui retombent lourdement dans le vide
Néant feutré des aubes sans appel

Cœur de ciment âme de bakélite
Un lit de fer une table un banc
Un gobelet un pot d'eau un seau à ordures
Un miroir déformant l'éternité qui dure
Le jour qui meurt dans l'éclat du néon

Défense de coller des images aux murs
Défense de chanter défense de rire
Défense d'aimer défense de mourir
Les rêves tournent en rond comme des papillons
Aux ailes arrachées

Rodwell Rodwell Rodwell mon amant
Où es-tu mon fiancé dans le Jazz et l’amour
La peur ferme ton cœur
Ton grand corps noir s’est fondu dans la nuit
Dans tes yeux étincelle le diamant de l’oubli

Toi qui dansais comme un serpent sacré
En chantant la musique lourde des Noirs
Ta voix ivre déchire ma mémoire
Souviens-toi de nos rites magiques
Où nous brûlions dans un grand jeu mystique.

Juillet 1963

1. Réal avait mis pour titre « Rodwell ».

Prisonnière de hauts murs[1]

Prisonnière de hauts murs
Au cœur d’une ville sans visage
J’écoute chanter le silence
Printemps invisible, Oiseaux,
Bruits sans corps, cris sans bouches,
Vous qui frappez de vos souffles
La harpe noire tendue
Sur l’eau nocturne de ma fenêtre
J’ai oublié vos noms
La couleur de vos rires
Et les gestes des vivants.
Tombe dure et obscure
Qui abolis ma vie
Dans ton ventre de pierre
Un jour je briserai tes murs avec mes dents
Et je ravagerai les forêts
Je courrai les bêtes inconnues
Je cueillerai la lune dans les arbres
Toute verte de pluie
L’herbe et la terre m’ouvriront leurs voies
Plus subtiles que l’air
Je serai saoule du délire des vents

Dans le sang des étoiles
Liberté tu seras mon amant.

1963

1. Réal avait mis pour titre « Poème ».

Cantique de la liberté

Liberté je chanterai tes yeux fermés
Dans le gris froid des jours de pluie
Liberté tes voix humaines et les silences
Qui me parviennent étouffés par de hauts murs
Ils ont coupé ton clair visage par six barreaux de fer
Ils ont fermé tes routes
Et tué le soleil
Mort notre amour
Et morte l’aventure de notre délivrance.
Liberté ils ont brûlé les fleurs
Et décapité les oiseaux de ce printemps
Ils ont jeté des hommes, des femmes innocents
Entre des murs aveugles
Pour les punir d’avoir dérobé le bonheur
D’avoir aimé l’amour
Dans le secret des nuits
D’avoir pris de l’argent pour nourrir leurs familles
Et de s’être battus
Et de s’être levés contre la tyrannie
De ceux qui se nourrissent de mensonge imprimé
Et cachent leur faiblesse
Et leur manque d’amour derrière un coffre-fort.

Liberté je chanterai tes mains secrètes
Qui soulèvent les pierres
De toutes les prisons
Qui arrachent les portes
Et les grilles de fer
Et qui rendent la joie à tous les condamnés.
Chaque heure ici qui passe
Enfermée c’est la mort
Et la lente agonie
L’arrachement, l’oubli
Du monde des vivants
C’est l’attente muette
Et la blessure ouverte
L’annonce faite au corps de sa destruction.
Liberté je chanterai ta renaissance
Tes voix ressuscitées
Tes routes radieuses
Où les pieds délivrés marchant vers le soleil
Imprimant sur la Terre l’empreinte glorieuse
de leur libération.

1963

Cantique de la délivrance

Lundi le huit juillet Signe de l’infini
À huit heures du matin je descends dans l’arène
Après cent quarante jours de jeûne et de silence
Après cent quarante nuits de solitude
J’ai désappris le soleil la parole et la confiance
Je suis livrée aux lois comme l’os devant les chiens
Je suis seule devant l’œil et la multitude
Je ne sais ni sourire ni mordre ni pleurer
La lune et les étoiles ont gelé
Dans l’aube morte des paysages intérieurs
J’ai apporté ici pour ma défense
Un ange un Démon une Reine et un Enfant
Que nulle force humaine ne pourra écraser

Mon angoisse est portée par les ailes de l’Ange
À travers les brisures translucides des larmes
Au-delà de la boue constellée de la honte
Il lève cristallisé sur une de ses mains
L’espoir comme une colombe
Ses ailes flamboient comme des épées
Sa robe rouge a subi le baptême de sang
Sur son visage fraternel
D’anciens tourments s’allient au parfum du sourire

Son geste appelle la paix
Ses pieds libèrent le monde
De la peur, du mensonge et de la servitude

Le Démon se déplie sur un brouillard de cendres
Sa force déchire l'espace
Le long de son corps montent
Les bêtes mystérieuses du ventre de la terre
Blessées par vos sarcasmes
Les épines des ailes
Coupent comme des couteaux à l'heure de la justice
Il a les griffes d'un tigre les cornes d'un taureau
Et la puissance occulte des mages de la nuit
Il brûle et carbonise
Tout ce qui ternit l'eau magique du regard
Il hait l'hypocrisie
Aucune des restrictions que vous faites à la vie
N'a grâce devant lui.

Assise sur son trône droite comme un lys noir
La Reine est prisonnière du silence des nuits
Les étoiles de plume la frôlent de leurs ailes
Et l'oiseau de son rêve
Pétrifié dans son vol alourdi de diamants
Tombé sur ses genoux s'incruste dans sa robe
LE RÊVE EST INTERDIT au seuil de la mémoire
Et comme un fruit cueilli par la main du sommeil
Retombe et se détruit
Le temps bleuit l'espace
Et les remous glacés de l'oubli s'amplifient
Et meurent sur les rives
Du Néant sans limites

Où les soleils brisés plongent leurs rayons rouges
Les serpents-arbres aux longs corps ondoyants
Chargés de fruits, d’épines, de fleurs et de feuillages
Au son des flûtes protègent la Reine et l’Enfant
Du fond des âges monte l’enchantement
Qui donne au songe la couleur de la vie
La peur est périssable
Et les lois sont fragiles
Jugez et condamnez vous ne saurez détruire
La puissance des plantes
Et la violence du sang
Qui pousse dans les tiges et crie dans les feuilles
Jugez et condamnez
La magie de la terre est plus grande que l’homme
Le secret de sa force est l’œuvre du Soleil.

Munich, le 11 juillet 1963

Cantique de l’emprisonnement

La solitude habite entre quatre murs nus
Le jour et la nuit ne font qu’un
Le temps fuit comme du sable
Et cristallise dans les jardins de la mémoire
Les images vivantes de mon bonheur perdu
Je m’évade sur les ailes du rêve
Mais les barreaux se dressent contre mes mains
Leur ombre se projette à l’infini
Sur ma vie sur mon corps sur mon visage
Et ferment le chemin
Qui menait aux feuillages de l’amour
J’ai soif et faim de courage
Ici l’on meurt ici l’on pleure ici l’on désespère
Ici l’on donne sa vie pour l’ombre
Ici l’on crie devant des murs sourds
Ici l’on marche dans la tombe
Ici la force n’a pas d’oreilles et l’espoir n’a pas de mains
Les souvenirs pèsent plus lourd que l’air
Ici le rêve est la clé de la délivrance
Et malheur à celui qui s’éveille avant l’heure
Et retombe dans le labyrinthe de sa conscience
Où le poursuit la dure réalité du hasard

Bienheureuse l’absence de toute volonté
Bienheureuse la parfaite indifférence
Le sommeil l’abrutissement l’ensevelissement
L’engourdissement de toute pensée
Ici règne l’oubli
La destruction lente de l’instant
Ici le poids des années est pareil à un seul jour
Ici les corps retournent doucement à la terre
Les visages ont un masque de poussière
Les mains les pieds inutiles se désagrègent
Le sang perd sa couleur
L’âme agonise comme un papillon sans ailes
J’ai appelé dans le vide
Et seule la voix du silence m’a répondu :
La mort approche à pas légers comme la neige.

Munich, le 14 juillet 1963

Cantique des gardiennes de prison

Prêtresses de la souffrance
Recueillez dans vos mains nos larmes
Soupesez dans vos mains nos cœurs

Prêtresses du malheur
Qui tenez dans vos mains les clés
Des portes du silence

Vous qui nous séparez
Vous qui nous injuriez
Vous qui nous faites taire

Prêtresses de l'impuissance
Vous reniez la femme
Vous servez l'injustice

Vous donnez à la haine
Une cuirasse de barreaux
Une armure de hautes grilles

Prêtresses de la peur
Vous vous murez vivantes
Vous êtes enfermées

Dans les prisons où vous croyez
Nous tenir prisonnières
Ce sont vos propres tombes

Votre jeunesse passe
Au service de lois inconnues
Au prix de valeurs inutiles

Vous tuez votre cœur
Vous fatiguez votre âme
À prononcer des paroles perdues

Un jour nous serons libres
Et vous resterez seules
À faire des gestes las

Devant des cages vides
Prêtresses de la mort
Aux lourdes mains fermées.

Munich, le 16 juillet 1963

Cantique des mains prisonnières[1]

À Maurice Chappaz

Mains tendues
À travers tous les barreaux
Des cellules de prison
Mains tendues
Sur le soleil et sur l’ombre
Mains d’enfants
D’innocence criminelle
Mains de femmes
Mains captives, mains sans ailes
Échouées sur les grilles
De la liberté barrée
Mains cassées
Oiseaux morts d’épuisement
Pris au piège de la haine
Mains des hommes
Mains fermées
Lourdes d’actions oubliées
Et de révoltes perdues
Les mains parlent
Les mains crient

Dans le silence des pierres
Les mains frappent
Les mains prient
Un dieu sourd depuis des siècles
Celui qui vous justifie
Celui qui vous abandonne
Mains ouvertes
Tendues vers celui qui donne
La liberté tatouée
Aux bêtes mises en troupeau.
Mains armées
Mains de pièges
Mains gardiennes de la peur
Un jour dans vos veines sèches
Jaillira le sang des nôtres
Un jour nos mains seront libres
Et parleront leur langage
À vos paumes fraternelles
Tendues vers un seul visage
Celui de l'amour du monde
Vers le regard de ses sources
Sous ses paupières de feuilles
Où les mains des plantes bercent
Le rythme ancien de la terre.

*Munich, écrit en prison, le 28 juillet 1963**

1. Grisélidis Réal, *Mémoires de l'inachevé* © Éditions Gallimard, collection Verticales.

Cantique des larmes

Dédié à toutes les prisonnières des pénitenciers
Pour Suzi Pilet

Entrons dans la cathédrale des larmes
Dans ce haut lieu sans barreaux ni serrures
Où les mains porteuses de clés n’ont pas accès
Il est midi mes sœurs midi dans le ciel dur
Mettez-vous à genoux l’on nous force à prier
Les nourritures illusoires sont servies
Le sang et le pain noir attendent sur les tables
Ajoutons-y l’offrande des larmes réunies
Non ce n’est pas au christ de bois contre le mur
Que vont nos voix étouffées et nos prières
C’est à nos enfants et à leur cœur pur
Pardonnez-nous de vous avoir laissés
Pardonnez-nous de rester prisonnières
Dans le silence et l’oubli des forteresses
Battues par les ailes déchirées de l’été
Pardonnez-nous d’avoir la tête baissée
Et les mains vides devant vos images
Pardonnez-nous de n’avoir que nos rêves
À vous donner pour abolir l’absence

Et le mensonge de vos sourires immuables
Nous sommes lasses et fanées par la peur
L’on fait de nous des bêtes assoupies
Écrasées par de terribles pénitences
L’on nous fait tourner chaque jour dans la poussière
Deux par deux comme l’étoile de la douleur
Accouplées au silence et à l’humilité
L’on fouille et l’on dissèque nos âmes
Chacun de nos regards a été mesuré
Chaque parole a été entendue et jugée
Chaque geste reconnu coupable
Dans nos yeux tremblent les diamants des larmes
Le soleil de la faim brûle sur nos visages
Couleur de sable illuminés par les mirages
Les puits déserts ont perdu leur fraîcheur
Et le rire des sources est tari dans nos voix
Femmes liées femmes murées femmes sans joie
Qui partagez le pain secret de la douleur
Cueillons la nuit mes sœurs et la fleur de l’oubli
Soyeuse qui se mêle au vin mûr du sommeil
Buvons le rêve et le jus sucré de son fruit
Et que nos larmes purifient notre blessure
Comme une rose ouverte à l’heure du réveil
Il est minuit mes sœurs minuit dans le ciel noir
Femmes désespérées femmes abandonnées
Que vos larmes rayonnent à travers la souffrance
Comme l’or des étoiles d’un lointain paradis
Où des voix d’enfants chantent vous appellent et prient
Et les ailes du temps dans leur lente caresse
Aboliront l’espace et notre désespoir
L’aube mes sœurs l’aube est transfigurée
Au travers de silencieuses profondeurs

Le vin des larmes est doux à notre cœur
Et ressuscite d’anciennes prières
Venez mes sœurs la porte s’est ouverte
Entrons dans la cathédrale intérieure
Où le vitrail des larmes resplendit de lumière
L’orgue chante sous nos mains libérées
À genoux – que nos voix en offrande
S’élèvent comme un vol de colombes –
Portons notre douleur comme un encens caché
Jusqu’au jour lumineux de notre délivrance.

Munich, le 27 août 1963

Remember

Je vous salue Femmes emprisonnées
Votre blessure
Est mienne au cœur de l'instant pétrifié
Votre sang coule nocturne dans mes veines
Votre douleur
Unie au chant de douleurs anciennes
Perce la nuit d'un dard empoisonné

Je vous salue ô femmes condamnées
J'ai partagé votre pain d'amertume
Vos lits de fer
Et respiré l'étouffante poussière
Pétrie de tant de larmes inutiles
De cris éteints
Et de prières
Je garde en moi toutes vos déchirures
Et votre cendre inconsumée

Je vous salue ô femmes emmurées
Que l'agonie fragile de vos mains
Reste à jamais gravée dans le miroir
De ma mémoire
Que vos visages fanés par l'insomnie

S’ouvrent enfin
Sous la terre
Pareils aux fleurs royales des jardins
Imaginaires

Je vous salue ô mes sœurs douloureuses
La nuit m’appelle
La ville plante ses crochets à venin
Dans ma tête
Les rues m’étranglent de leurs longs tentacules
Je marche seule
Au milieu de l’aveugle multitude
Des protées

Je vous salue femmes abandonnées
Je suis murée
Dans vos cellules avec vous pour toujours
Avec vous je tourne au fond d’une cour
Avec vous je vois passer les années
Pareilles à de silencieux vautours
Rongeant nos corps
Et dans les friches de nos veines brûlées
S’éteint le jour.

*Écrit en sortant de prison, le 9 septembre 1963**

III

POÈMES D’AMOUR ET DE NUIT

(1963-1991)

Chant d’amour pour l’amant infidèle

À Rodwell

I.

Toi ma grande étoile de mer
Qui fends l’eau calme de mes nuits
Toi ma méduse vagabonde
Errant sur des horizons morts
Toi mon grand poulpe inassouvi
Dont les bras noirs me violentent
Tu bois la pulpe de ma vie

Les morsures de tes baisers
Comme des oursins sur mon corps
M’ont incrustée de leurs épines
Et font des blessures profondes
À ma chair brûlante et ravie

Ô Rodwell toi dont le nom chante
Bercé par les vagues du temps
Lente lente est la mélodie
Portant les paroles vivantes
Du souvenir et de l’oubli

Ne reviens plus car tu me hantes
Le Rêve est pur et tu souris
À jamais dans l’éclat des astres
Où ton corps est devenu nuit

Ne m’écris plus – l’aube est si belle
À travers les branches des arbres
Le soleil monte et m’éblouit
De son regard comme jadis
L’or de l’amour dans tes prunelles

Ô Rodwell mon amour meurtri
Ma prison mes barreaux de fer
Toi dont le silence caresse
La solitude de mes nuits
Les rivages de ton visage
Se reculent à l’infini
Devant la force de la mer

Ô mon amour, tant de silence
Se recueille devant le bruit
Le mirage de ton absence
Est reflété par tant de sable
Que mes larmes l’ont refleuri

Et le désert est mon vin rouge
Ma liberté ma drogue amère
Mon ivresse et mon lit royal.

II.

Tu es l’œil secret de mes songes

Tu étais le fruit initial
Je ne veux plus d’autre magie
Plus d’autre source dans le mal
Que le venin pur de ta vie
Mêlée à la mort innombrable.

Genève, le 30 décembre 1963

Cantique de l’espoir

Malheur à la ville perdue
Où les poètes se prostituent

Maudite la longue avenue
Où nos pieds marchent sans espoir
Vers d’impossibles libertés

Nous sommes saouls d’asphalte noir
De pétrole et de vent glacé
Nous sommes saouls de désespoir
Maudite soit la longue rue
Où la nuit lentement nous tue

Nous avançons les yeux fermés
Vers d’invisibles ports de mer
Où nous attend l’aube incertaine
D’un rêve longtemps refoulé

Au-delà de l’ordure humaine
Nous avançons le cœur amer
Nous avançons les yeux brûlés
Par le soleil mort du désert

Il fait nuit sur nos corps tombés
Il fait jour sur nos mains tendues
Nos yeux flambent dans le brouillard
Éclairant les routes perdues

Silence à nos bouches vendues
Nous sommes l’arme du hasard

Dans la lueur rose des bars
Dans l’aube verte des miroirs
Où les soleils artificiels
Brûlent dans l’ambre des whiskys

Parmi l’eau trouble des regards
Et les paroles répandues
Nous n’avons pas tué l’amour
Il étincelle au fond d’un puits
Comme un diamant pris sous la boue

Mon bel amour enseveli
Sous la neige comme un scalpel
Le néon saigne au fond des rues
Nous tournerons comme une roue
Lancée aux quatre coins du ciel

Malheur à la ville inhumaine
Où nous marchons jour après jour
Vers tant de nécessités vaines

Dans le silence des prisons
Dans le grincement des serrures
Dans la faim la soif et la peur
Nous n’avons pas trahi nous-mêmes

L’espoir était plus fort que tout
Il sciait vos barreaux de fer

Nous avons ri de vos armures
Des grimaces des oraisons
Où vous croyez sauver des vers
Votre carcasse en pourriture
Sous les débris morts de vos cœurs

Bourgeois vous puez le cadavre
Prenez garde au Pauvre et au Fou
Que vous mettez sous les verrous

Nous vous ferons sauter vos ventres
Et vos intérieurs de voitures
Dans vos palais où nul ne rentre
Sans être de vos serviteurs
Vous dévorerez vos ordures

Vous mangerez vos propres cendres
Vous boirez le sang de vos veines
Comme Celui que nul ne navre

Bourgeois prenez garde à la haine
Allumée au pied des autels
Où vous sacrifiez à la peur
Prenez garde à nos voix humaines

Quand toute vie aura cessé
Quand les statues aux carrefours
D’un monde vide et calciné
Répondront seules à l’appel
Des siècles couchés sous la terre

Il y aura le premier jour
À la naissance du mystère
Un chant reniant la défaite
L’Espoir comme un râle d’amour
Brûlant la gorge d’un poète

Le 23 janvier 1964

Recherche de l’amant perdu

À Rodwell

J’irai vers toi par les chemins du vent
Je brûlerai le ciel de mon haleine
Mon corps fendra la nuit comme une étoile
Je ramperai vers toi comme un serpent

Où que tu sois Rodwell je serai tienne
Où que tu sois tu seras mon amant
Il n’y a plus entre nous de distance
Je ne veux pas que ton cœur s’empoussière
Dans l’inutile oubli d’un seul instant

Je viens vers toi sur les pas de la neige
Je multiplie mes gestes dans les vagues de l’eau
Je viens vers toi sur l’aile des oiseaux
Je suis leur chute verticale et sanglante
Quand par tes yeux d’un seul regard blessée
Je m’abats à tes pieds je suis Ta proie

Je viens vers toi du fond de l’océan
Dans une étoile de mer emprisonnée
Et je te crie de toutes mes blessures

Que mon amour est rouge de ton sang

Et j’ai rompu le fer de mon armure
Me voici nue tremblante et vivante
Livrée au feu comme l’or d’un anneau
Et scintillante sous la rosée des larmes
Je suis venue refleurir dans tes yeux

Je viens vers toi sur les chemins du rêve
À travers la double rangée des dieux
Où le silence aimante nos visages
Donnant aux corps la fixité des pierres

Je suis venue du profond de la terre
Pour t’enivrer à ma coupe de sève
Et te construire un palais dans mes yeux
Rodwell la mort nous tiendra dans sa main
Comme les deux valves d’un coquillage
Et nous refermera sur son mystère

Je suis à toi dans le cercle des âges
Tu es à moi sous le sceau du secret.

Le 27 janvier 1964

Aujourd’hui

Hymne à la vie
À Ian, l’amant chinois

Aujourd’hui j’ai le droit de rire et d’être heureuse
Aujourd’hui le temps blesse les branches amoureuses
De milliers de couteaux éclatants de soleil
Aujourd’hui marche et danse par les rues de la ville

Cette nuit
Où d’un cri tu m’ouvris les portes de la vie
Immenses rutilantes parfumées de miel
Ailes dépossédées du poids de leur douleur
Et je m’élance pour te joindre à chaque pas
Au détour des chemins où s’endorment les pierres
Tous les gestes du vent me plongent dans ton ombre

Aujourd’hui
La mort est en sursis les prisons sont fermées
Je suis libre et je m’ouvre au soleil de tes yeux
En faisant éclater les ventres minéraux
Des mesures et des fenêtres des cours et des barreaux

Aujourd’hui

J’offre à tes lèvres nues la coupe de ma chair
Où nous avons mêlé la rumeur de nos sangs
En marche l’un vers l’autre comme deux fleuves clairs

Aujourd’hui
Dans nos veines fleurit l’amour comme un encens
Et s’ouvre dans nos ventres le secret coquillage
Habité par un monstre aux obscurs yeux de perle

Aujourd’hui
Je brûle et je me love au cœur du jeu astral
Et je meurs et renais sans fin dans ton amour

Car demain
Le silence aura pris ses quartiers dans nos corps
Demain on nous vendra demain on nous pendra
On écrasera nos enfants contre les murs

Et demain
Nous ne serons plus que poussière et détritus
Dans l’éclatement fulgurant de l’univers.

Genève, mai 1964

Hymne à mes enfants

À Éric : éducateur, enfant et poète
Poème à publier dans les manuels scolaires

Ô mes enfants mon amour pour vous est une argile
Imputrescible mélangée de soleil
Et de larmes.
Je vous donne l'eau je vous donne le sable
Prenez, mangez, le monde et son mystère
Sont à vous.
Coupez la tête des fleurs enamourées
Recueillez les insectes qui vous semblent bizarres
Roulez-vous dans les entrailles de l'herbe
Le vent vous aime
Et les cailloux sont vos pierres de lune.
Rythmez le chant des vagues de vos rires
Dansez sur moi,
Je suis chair vive et rosée de glace
Ne craignez pas de me détruire en vous jouant
Je suis multiple et tissée de caresses
Et je vous ouvre les écluses de mon sang.
Enfants rendez à la chair sa puissance
Et son velours

Rendez à l’amour son éternité sans partage
Que les frigides et les impuissants
Cessent de se repaître de leur vide
Et réapprennent l’amour en vous voyant.
Enfants purs amants et diamants du large
Étincelez et transgressez tous les vetos
Marchez sur toutes les routes interdites
Piétinez et violez nos défenses maudites.
Trouvez la vie
À l’état brut et soyez des magiciens triomphants
Libérez l’animal et son regard incorruptible.
Je suis une bête et mes petits auront leur part de sang
Ô mes enfants mon amour pour vous est une étoile invisible.

Genève, le 18 mai 1964

Jamais la nuit aux ailes mortes[1]

Jamais la nuit aux ailes mortes
N’étouffera l’étoile de nos veines
        Blessure ouverte
À l’aube au couteau du silence
        Tant d’aubes orange
Réunies par le même goût amer
        Auront brûlé
Le vin opaque du sommeil
        Sur notre absence

Ton corps corolle noire s’ouvre en mon corps
        Fleur inviolée
Jamais le jour et ses griffes de verre
N’auront rayé le miroir sans tain
        Des prunelles liées
        Jamais nos mains
Ne seront par le vent désenlacées
Jamais nos lèvres
N’auront perdu le sel de nos baisers

        Jamais la mer
N’aura bu les ombres de nos retours

Ni le désert
Ses puits de soif et ses dents calcinées
Tué nos sources
Rodwell jamais
Ne cessera de brûler notre sang
Au front multiple des soleils
Seul notre amour
Est immortel.

Le 21 juin 1964

1. Réal avait mis pour titre « Poème ».

Incantation

À Éric

Amour mon beau fruit noir
À la chair écarlate
Amour chair de grenade
Ouverte dans la nuit
Amour arbre de flammes
Vibrant d’oiseaux sauvages
Amour chair éblouie
Ô sang transfiguré
Amour prisme de larmes
Chatoyant sous la pluie
Amour chair de carnage
Oiseau sacrifié
Amour écartelé
Sur un lit de nuages
Amour venin astral
Noyé dans l’or d’un verre
Amour alcool maudit
Élixir de mes veines
Amour chair abyssale
Au goût de coquillage

Amour breuvage amer
Drogue reptilienne
Amour rouge mirage
Étoilant le désert
Amour vasque funèbre
Mensonge de la chair
Amour jardin de cendres
Sous un masque de pierre.

Le 19 août 1964

Chicago

À Rodwell

Chicago gueule immense ouverte sur la mer
Chicago bouillonnant et crachant tes scories
Sur un ciel violacé de fumeuse insomnie
Chicago lourde pieuvre aux ventouses de fer

Tes yeux agglutinés scrutent l'horizon gris
Et s'ouvrent tout au long des buildings assoupis
Escaladant le vide et mordant les brouillards
D'un scintillement dur de diamants bleus et verts

Les bateaux à ton flanc font des blessures larges
En venant accoster à tes quais pourrissants
Le parfum fort suintant de tes riches entrailles
Se déverse et les saoule de son relent amer

Chicago où débarque mon rêve délirant
Aux grèves d'un sommeil lourd de réminiscences
Je te salue Ville vomissante et salie
Par les crimes la fièvre la drogue et le sang noir
Je te boirai pareille à un vin de folie
Et je dépècerai ton cadavre brûlant

Par le Jazz par l'Amour par le Feu par la Danse
Par les corps déchaînés de tes nègres en rut
Par la sueur montant de tes rues en transe
Et le rire grinçant de tes tramways bondés
Je te salue Ville où vit mon seul Amant

Chicago tu fermentes en moi comme un volcan
Je suis pleine de toi et de son souvenir
Le rêve que je porte en moi comme un enfant
La nuit quand il sommeille à mon ventre soudé
Creuse en moi les blessures d'un douloureux scorbut

Je crie et tout mon corps se tend vers l'avenir
Vers ta naissante éblouissante Chicago
Ô ville incandescente ravivant mon désir
Par la magie illuminée de tes sept lettres
Sur ton mur écrasant ma tête d'un seul mot
Chicago Chicago Chicago Chicago

Un jour je partirai sur un de tes cargos
Un jour je quitterai à l'aube sans un sou
Ma ville mes enfants mes amants mes douleurs
Je boirai la poussière au long des routes mauves

Je marcherai vers toi sans repos nuit et jour
Portée par l'océan comme une feuille ivre
Et je déchirerai mon corps en te gagnant
Chicago dionysiaque et opaque diamant
Tes rues noires convergent vers ton centre asphyxiant

Quand je t'aborderai par une aube déserte
Recouverte des moisissures de ta nuit

Quand je te toucherai terre en putréfaction
Ta misère physique les yeux brûlés des Noirs
Broyés entre les murs de brique des usines
Et entre les barreaux glacés de tes prisons

Chicago je verrai ton visage maudit
Je cracherai sur ton sol jauni d'agonie
Je toucherai ta peau frigidifiée inerte
Murs Fer Pierre Béton Armes Verrous Fumées
Bars où fleurit l'amour dur des prostituées
Chicago j'entrerai dans ton épaisse lie
Et tu refermeras sur moi tes bras de boue

Rodwell mon amant Noir m'attend depuis toujours
Au seuil de son enfance indienne mystérieuse
Devant son père mort et sa mère courbée
Vieille comme la terre mystique et silencieuse

Rodwell tes yeux profonds aux sources d'améthyste
Où nagent les étoiles d'un ancien paradis
M'ont éblouie du feu de leurs lunes de quartz
Et m'ont brûlée jusqu'aux racines de ma vie
Rodwell ton grand corps noir secoué par le jazz
Tourne comme un soleil dans Chicago pourrie

Dans le délire lent de la Marihuana
Ta main parle un langage sexuel et secret
Ton corps flotte à la cime argentée des nuages
Ta danse serpent noir lové qui se déplie
Se résout dans le calme visage du Bouddha

Toi tu t'es intégré à ce Dieu immobile
Aux dimensions cosmiques et cruelles des Rêves

Au cœur de Chicago de son enfer fossile
De ses arbres d’acier des cadavres d’images
Des masques de ses grands buildings sourds et muets
Au centre de la crypte où mon désir s’achève
Sous l’asphalte parmi les rites mortuaires

Laisse-nous célébrer Chicago dans ta terre
Les noces de ton fleuve sauvage avec la mer
Laisse-nous mélanger nos corps à ton limon
Et goûter dans ta bouche la musique des pierres
Laisse-nous retourner à la boue première
Pris dans le froid mortel de ton œil de démon

Chicago saccagée frénétique démente
Accorde-nous au rythme de ta destruction
Nous serons les Amants nus et purs de ton ventre
Sortis de toi rentrés en toi pour y dormir
Sous le buisson obscur de tes tripes de fer
L’éternité de ta structure au noir sourire.

Genève, septembre 1964

Ode à la nuit

Nuit je t’étreins nuit tu m’accueilles
Dans tes grandes ailes soyeuses
Je te respire voluptueuse
Des mille odeurs de ton sommeil
Comme la chair sucrée des fleurs

Nuit je marche dans ton sillage
Tu me traverses de ton fleuve
Mon sang tressaille dans mes veines
Tu m’as unie à toute chose
Vivante et morte je suis tienne

Nuit corps éternellement vierge
Noir aux fulgurances lactées
Je m’abreuve à tes sources tièdes
Dans les replis secrets de l’aine
Où ton flanc s’allie à la terre

Quand s’accordent l’ombre à la pierre
La bête et l’homme à leur destin
Nuit tu me broies dans tes reins
Tu m’étouffes de ton haleine
Tu me violes et je crie en vain

Étends sur moi tes mains de soie
Pour que je m’y ensevelisse
Que ton calice de velours
Soit le tombeau de mes supplices
Mon ostensoir et mon cilice

Chaque matin assassinée
Par la froide lueur de l’aube
Ton sang gris coule sur les murs
Pâle et brève ton agonie
S’inscrit au front du jour futur

Des fragments d’ailes calcinées
Tournoient et tombent en poussière
Nuit où est ta grande victoire
Le jour est pur et le soleil
Se lève nu hors de tes cendres

Nuit il a tué tes étoiles
Une à une crevé leurs yeux
Tu restes secrète blessure
Au plus profond des midis noirs
Dans la fournaise du ciel mûr

Tu es partout et nulle part
Tu te lèves sur l’orient
Et de tes lèvres orangées
Tu baises la poitrine de sable
D’une caresse millénaire

Tu bleuis le cristal des neiges
Du souffle noir de ton haleine

Tu es enceinte de la mer
Et dans tous ses germes vivants
Tu mêles la mort au soleil

Nuit dans le vin de ton regard
Tremble la danse des comètes
S’enivre le ballet des sphères
Éclate l’or de tes planètes
Et s’achève le jeu astral

Nuit nous formons ton corps de cendre
Nous sommes le cri de ton sang
Nuit innombrable cœur brûlant
Nous abordons au flanc des rêves
Rongés par la peur et le temps.

Genève, novembre 1964

Hymne à Rodwell

Rodwell beau souci noir au profond de ma nuit
Ton ombre s’illumine au ciel de ma mémoire
Quand revient la saison mortelle où tu fleuris
Ton nom brûle mes veines d’une ivresse illusoire

Rodwell – magicien – roi d’une unique folie
Irisant des soleils du cristal de la mort
Étoile empoisonnée d’une autre galaxie
Oins de tes rayons noirs la neige de mon corps

Rodwell coupe d’onyx où renaît la magie
Des hallucinatoires promesses de la vie
Laisse-moi boire à même le fleuve de ton sang
Car je serai l’empreinte de ton désert vivant

Rodwell arbre de chair aux multiples ramures
Où s’accroît le silence des races disparues
Tu règnes sur l’essaim de tes sèves obscures
Abeille enracinée dans le miel de sa mue

Rodwell coupe d’or noir où scintillent mes larmes
Le sang fragile et la liqueur jaspée des fleurs
Par les veines brisées de l’orchidée du cœur

Pistil sanglant planté dans le ventre des femmes

Rodwell j’ai faim j’ai soif de tes viscères bleus
Et du serpent des nerfs nimbé d’ailes de chair
Tournoyant dans l’argile au cratère de feu
Fossile décanté de sa gangue de fer

Rodwell mimosa pourpre aux langues de reptile
Étoilant ses comètes enneigées de pollen
Ombragées de mains aux mouvements de palmes
Répands sur moi l’encens de ton sacre fertile

Rodwell j’ai faim et soif de ta peau de ténèbres
Lys noir déchiqueté par la herse du temps
Et de tes yeux de nuit aux profondeurs funèbres
Où mon rêve aboli s’immerge lentement

Rodwell j’aborderai aux rives de ton corps
Je reverrai l’étoile de ta poitrine obscure
Un jour m’emporteront les ailes de la mort
Vers les îles noyées de nos moissons futures

Rodwell le cri du vent traversera nos bouches
Le sable dans nos os aura un goût de sang
Les pierres s’ouvriront dans la cendre des couches
Laissant jaillir le flot des pétales vivants

Rodwell nous serons fous d’une drogue secrète
Aux racines de chair au langage d’oiseau
Qui nous putréfiera pour une étrange fête
À l’aube aphrodisiaque d’un univers nouveau

Rodwell harpe de bronze où résonne l’accord
Indivisible et pur de la nuit dans sa chute
Que nos mains invisibles fassent vibrer encore
La corde du silence où le monde percute.

Genève, le 19 janvier 1965

Exorcisme

À Rodwell

Par le grand lys noir de ton sexe
Et par la douceur veloutée
De ses mandarines jumelles
Dans la tiédeur de tes broussailles

Par le jus âpre de leurs graines
Par le jaillissement amer
Et bouillonnant de mâle vie
De leur cascade souterraine
Au flanc du terreau de mon corps

Par leur morsure arachnéenne
Et le venin pur de leur lie
Par la puissance de leurs germes
La faim de leurs yeux de cristal

Par la tige de ton désir
Dressée sous la voûte nocturne
De la grotte humide des femmes

Par le sel secret de son fluide

Oxydant la rosée lustrale
Au profond du calice vierge

Par l’épine transcendantale
Plantée au cœur de mon délire

Par les oiseaux de nos soupirs
Par nos mains caresses de feuilles
Par la sève de nos blessures
Par les meurtrissures des dents

Par la brûlure de ton cierge
Allumé dans tous nos printemps
Et les pétales déchirés
Des chrysalides sacrifiées
Pour l’insecte parfait du viol

Par l’aile d’un unique vol
Obscurcissant l’or de nos yeux
Par nos salives mélangées
Dans la coupe fraîche des lèvres

Par la morsure de ton miel
Dans la corolle de ma fleur

Sous le troupeau de tes caresses
Piétinée et criant de joie
Je suis ta terre dévastée

Je suis la source de ton fleuve
L’oiseau à la gorge tranchée
Dont tu as arraché la voix

Par les stigmates calcinés
Que m’a fait ton crotale noir
Au cœur des jungles oubliées
Au berceau des races anciennes

Rodwell je me reconnais tienne.

Genève, le 7 mars 1965

Femme

À tous mes Amants, présents et futurs

Je dis Aube
Ma bouche est l’oiseau du sommeil
À minuit mes mains se déplient
De leur chrysalide charnelle
Un rêve obscur jaillit
Les fruits de mes seins éclatent
Et répandent leurs graines
Pour féconder la terre
Et consteller le vent
Je suis l’Unique
Indivisible
Et multiple
Je renais chaque nuit
Sculptée par vos caresses
Et guide vos visages
Vers de secrets univers
Méduse au corps de soleil
Où vous brûlerez vos ailes
Venez goûter à ma chair
Pareille à la grenade

Je vous donnerai l’oubli
Qui vous rendra éternels.

Genève, le 1er septembre 1965
*(poème écrit en n’ayant pas toute ma raison)**

Chant d’amour pour Rodwell à Chicago

À son enfant

Par le cassis bleu de ta chair
J’ai goûté la race ancienne
J’ai bu le sang sucré des Noirs
De Chicago et d’Amérique Indienne

Rodwell âpre et violent au goût d’absinthe
Ton miel sauvage est chaud à mon gosier
Amer parfois comme l’océan
Et les solitudes glacées du Labrador

Ta peau douce est un lit de fleurs
Où je viens butiner la rosée du désir
Et l’alcool de tes lèvres brûle les miennes

Dans la fumée secrète des encens
De la marihuana au goût de fête
Au goût de mort, de prison et de meurtre
Qui nous lie au-delà de l’espace et du temps
Rodwell au cœur de Chicago l’heure s’arrête
Et nous tournons dans le ciel vide et lent
Rejetés en dehors du monde

Ton sexe pistil noir aux veines violettes
Est comme un grand chardon accroché dans ma chair
Au profond de mon ventre ta sève a pris racine
Elle mûrit le fruit de nos printemps
Celui que je mettrai au monde vivant
L'Enfant fragile et noir qui mordra dans ma vie.

*Écrit à Chicago en mars 1966**

Fécondation

À Rodwell

I

L’enfant obscur de ton sang de sureau
A fécondé le calice nacré
Des profondeurs fragiles de ma fleur
Rodwell aux cuisses noires de taureau

Ton sexe de silex a percé l’herbe ombreuse
Et sa morsure a marqué de son sceau
La chair secrète du tendre coquillage
Où s’arrondit la semence du dieu

Le vin noir de tes veines s’écoule dans les miennes
Je suis ivre du lait qui gonfle ma poitrine
L’enfant de nuit éteindra sa blancheur
Et je serai droguée d’une liqueur ambrée

Rodwell ton cœur aux jaillissements sourds
Abreuve l’âme de ton Double animal
Ta chair est incrustée dans son moule sacral
Et dans l’océan fou de ton regard

S’est creusé le sillage de son reflet solaire

II

Rodwell de ton tronc noir sont jaillies les roses,
Rouges de sang brûlant de notre volupté
Et ton dard meurtrier qui m’a déchiquetée
A foudroyé l’enfant sans nom et sans visage
L’être incréé le rêve mort aux yeux de verre
Rodwell le lourd filet de tes veines de lianes
M’étouffe et m’encercle pour l’éternité
Et les serpents de tes longs bras d’ébène
Me lient sous la terre où je suis prisonnière
Des tiges venimeuses de ta race africaine.

Écrit à l’hôpital de Genève
*Le 7 juin 1966**

Ton nom bat dans la nuit [1]

Ton nom bat dans la nuit
Comme un cœur de phalène

Je me souviens de nuits anciennes
Au goût d'ambre et de miel
Mêlées aux floraisons marines de ta chair

Germant sous d'obscures aisselles
L'éclair diapré des veines
Au parfum de girofle

Sur ton corps d'algue noir
La rosée des sueurs poivrées et lumineuses
Irisant ta peau d'orchidée

RODWELL
Ton nom bat dans mon cœur
Comme un vol de phalènes

Tes cuisses de granit
Brûlaient d'un soleil rouge
Essaimé dans tes veines

Ta lave m’a pénétrée
Jusqu’au profond de moi je reste consumée
Par ta semence ailée
À Chicago au quartier noir
Dans un sous-sol fermé comme une tombe
Sur un vieux canapé violet

RODWELL
Ton nom bat dans le temps
Comme un chœur de phalènes

Laisse-moi boire au puits
Profond de ton regard
Où bleuit le reflet des racines droguées

Tes mains aux paumes de feuilles
Roses aux nervures noires
Se sont posées sur moi comme des oiseaux de paix

Tes dents ont marqué mon épaule
D’une blessure en forme de fleur
Que j’ai gardée longtemps en souvenir de toi

RODWELL
Ton nom bat dans la nuit
Comme un bruit de phalène
Emprisonnée

L’âcreté framboisée de ton ventre animal
Était douce à ma bouche
Quand je montais vers l’éclosion des graines

Ô printemps Noir dans Chicago glacé

Où je marchais meurtrie par le vent
Dévorée par la nuit de ses milliers d’avenues

Les Noirs dansaient le Rock and Roll
Dans les bars crépitant de soleils de couleur
Titubant dans la mer des fumées

RODWELL
Ton nom bat comme une aile
De phalène brûlée.

Genève, le 7 juillet 1966

1. Titre originel : « À Rodwell ».

Requiem pour un Amour

Pour notre dernière nuit d’amour
Je veux un couvre-lit
Rempli d’étoiles crevées
Et des chants mortuaires
D’un poste de radio borgne
Je veux une lampe funéraire
À l’abat-jour troué
Que d’horribles rideaux
Aux fleurs déteintes
Masquent à tout jamais le jour
Que nous soyons enfin mon Amour
Morts à nous-mêmes et au monde
Dans une pauvre étreinte payée
De notre vie.

Genève, le 31 janvier 1969

De Profundis

J’ai tant aimé ton corps
Qu’il sera comme un fleuve
Bruissant dans mes artères
J’ai tant aimé la source
Envoûtée de caresses
Brûlée de mes baisers
Faisant jaillir l’eau vive
De ton sexe
Dans ma bouche amoureuse
Que je n’aurai plus soif
D’un autre océan
Que ton sang
Et faim d’une autre chair
Que la tienne
Je ne serai brûlée
Par d’autre feu que tes mains
Qui m’ont laissée en cendres
Dans le désert
Des nuits inhabitées.

Genève, le 8 février 1969

Épitaphe

Rodwell
Toujours absent toujours présent
Pareil à une éclipse de soleil
Dans l’ombre de mon cœur

1969 ?[1]

1. Impossible de dater précisément ce poème.

Nocturne

I. Rues
Pavées de mes larmes
Murs
Revêtus de mes cris
Trottoirs gluants
Comme des reptiles
Nuits de douleur
Nuits de pluie
Où mes pas ont glissé
Vers de profonds abîmes
Nuits de printemps
Où les feuilles se sont levées
Et nous ont caressées
De leurs murmures
Sur la promesse d’un été

II. Été dur
Assassiné
Au coin d’un mur
Dans l’angle d’une porte
Aux marches d’un escalier
Porté par nos voix brisées

Été
Printemps
Hiver
Prostitués

III. Une rose rouge
Sanglante comme une bouche
S’est posée sur mes cheveux
Mon corps est pris au filet
De mains de pierre
Notre cri est muet
Sous les becs des rapaces
Nous sommes effeuillées
Jusqu’à l’âme

IV. Sexes dressés sur la neige
Des lavabos
Vipères
Gonflées de venin
Prêtes à mordre
Amour
Je n’ai pas assez de mots
Pour dire combien
Je te hais
Sous toutes tes formes
Combien tes caresses
M’écorchent
Dans cet enfer vertical
Horizontal
Et animal

V. L’aube m’éventre comme un couteau
Ses oiseaux percent mes tempes
À l’heure où la nuit s’arrache
De ma peau
Quand les étoiles clouées
Saignent au fond
De ma tête
Le soleil est mon bourreau.

Genève, dans les rues, la Nuit
*Printemps 1969**

Rue

I. Je marche
Comme une gifle
Et comme un coup de poing
Dans vos gueules
Les pieds brûlés
Le cœur crevé
Dans vos rues
Ville de sang
Ville d’ordure
Aube décomposée
Sur vos bouches flétries
Et sur vos inutiles
Orgies

II. Transpiration
Suintant par tous les pores
À l’intérieur
De vos morgues
Habitables
Poussière
Luxe
Pourriture

Désespoir coagulé
Sur vos murs

III. Arbres
Dont chaque branche
Est un poing
Dans le ciel écorché
Arbres dressés comme une prière
Aux carrefours
De minuit
À cinq heures du matin
Feuilles
Aux formes de mains
À l’immobile
Agonie
Femmes
Putains
Aux pieds enracinés
Dans le ciment
Des nuits
Abolies

IV. Encore un jour
À se trancher les veines
À hurler
À crever
À foutre le feu à toute la ville
Encore un jour
À vous branler
Sur vos lits

Je marcherai
Cette nuit
Comme une gifle
Et comme un coup de poing
Dans vos gueules
Les pieds brûlés
Le cœur crevé
Dans vos rues
VIDES.

Écrit à Genève en marchant
*la nuit du 18 au 19 octobre 1969**

Les Roses de Hassine[1]

À Hassine, pour les roses qu'il m'a données de sa prison

ROSES
Au cœur écarlate
Ne vous effeuillez pas
Roses de mon amour
Au parfum violent
Brûlez roses de flammes
Aux bouches de velours
Roses de chair blessée
Aux lèvres innombrables
Scellées
D'un silence sanglant
Immobiles
Dressées
Dans vos robes de meurtre
Vous poignardez la nuit
D'épines acérées
Roses de souvenir
Lèvres de mon amour
Coule coule mon cœur

Tout ton sang
Goutte à goutte
Donne ta bouche
Et meurs
D’un baiser de velours.

Genève, le 15 février 1972

1. Grisélidis Réal, *Mémoires de l'inachevé* © Éditions Gallimard, collection Verticales.

Poème d’amour

Pour Hassine

L’amour nous a donné
Un nouveau visage
À toi des yeux sauvages
Brûlants d’étoiles
À moi des lèvres de flammes
Pour t’incendier
À toi des mains de simoun
À moi un corps de vagues
Pour t’assoiffer
Hassine
Dans la crypte scellée
De nos baisers
Chante un autre silence
Quand s’ouvrent les barreaux
Sur la paume de l’aube
Un silence d’oiseaux
Et de feuilles blessées
Silence
De nos faims partagées
Des nuits de solitude

Et l’amour dans nos gorges
Hassine
Est une orchidée rouge
À la chair lacérée.

Genève, mars 1973

Sacre sexuel

PROSTITUÉES
PRÊTRESSES
PRINCESSES

Vous qui détenez seules les secrets les plus veloutés de l'amour et du VICE – mots nobles, mots sacrés, mots royaux du corps et du SEXE…

La Prostitution est un titre de Noblesse – de la seule authentique noblesse du geste, de la parade, de la liturgie carnivore des sens –

Car l'âme sans chair n'est qu'un insecte sec – aux antennes brisées –

PROSTITUTION tu déroules tes rites affolants et masqués au cœur des nuits flamboyantes, à la face du soleil et de la lune –

Rites antiques –

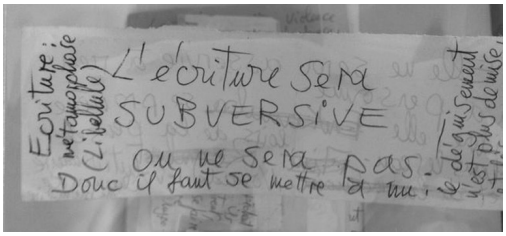
Le Vagin brûle sous la morsure des verges –

Et l'homme s'agenouille sous les zébrures du cuir, sa jouissance s'exacerbe sous les coups rythmiques du fouet, son sperme explose à la cadence des gifles, des morsures et des crachats, la violence sexuelle est une communion avec la MORT –

Médiatrice et transcendantale –
Oui nous nous jetons en offrande –
Qu’on nous crève et qu’on nous lacère
Pâtures scintillantes harnachées d’or et de lanières
Femelles bardées de velours
Hybrides et interdites
Achetez-nous – lapidez-nous
Déchiquetez nos cuisses pailletées
Moirées de bave
Perlées de foutres et de baisers
Nous sommes les Dispensatrices
De toutes vos damnations charnelles
Mâles châtrés aux phallus écorchés
Aux couilles flagellées
Aux Anus obscurcis par les coups
Les cordes et les clous
Éventrés par nos mains sauvages
Râlant ensanglantés sous le feu des urines
Et rutilants de morve
Buvez nos larmes et nos sangs
Allumez le cratère de nos ventres
léchez nos mamelles dressées
Et nos buissons de chanvre noir
Nous sommes vos citadelles
Et vos océans
Par l’ébranlement de nos langues
Et la caresse humide
De nos lèvres scellées sur vos sexes
S’éveille le jet brûlant
De vos raz-de-marée
Vous vous tordez vous gémissez vous renaissez
Sans cesse entre nos mains gantées de cruauté

Sous le satin de nos bouches armées de nacre étincelante
Chaque nuit est célébrée votre agonie
En la Chapelle ardente de nos corps
Chaque nuit votre enfantement est recommencé
Vous êtes remis au monde à coups de fouet
Vous sortez tout fumants de nos vagins
Nous vos louves-mères vos putains
Que vous avez enfermées
Humiliées stigmatisées
Nous sommes éblouissantes
Et plus désirables derrière vos barreaux
Nos griffes acérées se plantent dans vos sexes
Nous avons toute-puissance
De vie et de mort
Sur la meute affamée de vos sens
Sur le halètement rythmique de vos souffles
Et sur les cyclones tournoyants de vos FOUTRES.

Paris, le 31 août 1976



Dernière note laissée par Grisélidis Réal sur son bureau

Bribes flottantes[1]

Nous sommes les oiseaux de bronze
De nos enfers insubmersibles
De nos paradis, nos déserts
De nos Édens acrobatiques

✦

Le silence
est encore
la forme la plus noble
du désespoir.

✦

Le sexe est aussi limpide
qu’une source
sa pureté
étanche toutes nos soifs.
Il n’y a pas de péché
dans l’amour.

✦

L a mort est nègre

Ta chair est happée, hachée,
arrachée de tes os.

1. Fragments de poèmes trouvés dans les archives de Grisélidis Réal, datant vraisemblablement des années 1970.

Boutique mon corps[1]

La prostituée ne se rachète et ne redevient
un être humain à part entière
qu’en cessant de se prostituer,
et encore, elle en reste marquée,
comme autrefois les esclaves au fer rouge.

Comme si le corps social tout entier se refusait en elle,
ne voulait pas se reconnaître en son corps prostitué.

Assez triché avec nos corps, avec les vôtres !

Laissez-nous nos pavés ruisselants de pluie et de lumières,
ces étoiles inversées où nos pieds se déchirent,
et la morsure du vent,
les baisers de la pluie,
cette sauvagerie des rues où nous sommes embusquées
comme des tigresses de cuir noir
prêtes à vous dévorer, à vous lécher.

Moi quand je sors dans la rue parée pour la chasse,
toutes griffes dehors couleur de sang,
paupières armées d’argent,
bouche mordant le vent,

mes bottes creusent sur les trottoirs
la blessure de vos désirs.

Ayez donc le courage de vos résurrections
et laissez-nous nos rues, nos bois, nos nids d’amour.
Nous vos alliées et vos complices,
que les Poètes ont chantées
comme les fleurs de vos Paradis secrets.
Nous qui gardons la clé de vos jardins d’enfance.

Ne tuez pas notre mystère,
n’aliénez pas notre Royaume.
Ne touchez pas à notre fief.
Laissez-nous notre liberté.

1. Texte datant des années 1970.

Ritournelle à la gloire du CUL [1]

Sonnez les grands orgues de la Prostitution
Sur des milliers de verges
Entrées en érection
Le bourgeois éjacule
Car il aime qu'on l'encule
Bien profond dans l'anus.

Vibrez prostates
Giclez phallus
Encule encule encule
Et branle le grand Glas

Sur vos foutres défunts
Et vos couilles en rut
Forniquez en cadence
Ô cornes d'abondance !

Battez la charge
De vos glands lubrifiés
Sous les capotes anglaises

1. Poème inachevé, années 1970.

Adieu à un chat défunt

Salut vieux Chat vagabond des Pâquis
Moitié clochard, moitié voyou,
Tu ne traîneras plus ta furtive misère
De rue en rue, de trottoir en trottoir…
Un jour trop froid
Tu t'es couché dans ton poil blanc et noir
De tout ton long dans l'herbe de novembre
Et le tapis des feuilles te fut doux
Au jardin de l'église où tu chassais parfois
Quand la faim te poussait hors du gîte inconnu
Où tu planquais tes vieux os en hiver.
Salut vieux frère
Nul ne saura où reposent tes cendres
Si tu te fais les griffes en Enfer…
Mais ton âme plus tard passera dans le vent
Qui fait danser les feuillages si tendres
Au chant d'amour des oiseaux revenus
Et le jardin où tu as disparu
Sera ton Paradis
Dans l'éternel printemps.

Genève, le 2 décembre 1991

IV

POÈMES DE LA FIN

(2002-2005)

Hallali

À Diane, mon garde du cœur à contre-corps

L’oiseau venu mourir les ailes repliées
Dans le silence et la douleur de l’hôpital
A navigué longtemps sur des parcours contraires.
En attaquant du bec son destin capital,
S’est dévoré lui-même, oiseau brûlant de cendres.

Les lumières du soir jettent leur or liquide
Dans le ciel bleu argent
Inéluctable est l’heure, impassible l’instant
Qui fauche à la racine la fleur de notre vie
Quand tourne et quand s’arrête la roue couleur du temps.

J’abandonne mes ivresses passées
J’exile mes passions secrètes
Mains douces, mains de feu zébrant la chair obscure
Alcool noir, alcool rouge, alcool vert,
Sexe bleu, Cœur en fête.

Couchez-vous Voluptés
Comme des chiens à mes pieds
Et léchez vos blessures.

J’entends la nuit chanter
Bien au-delà des murs
L’aurore s’envoler
Sur son lit de velours

Les oiseaux se sont tus, la voix du vent s’arrête
Plus rien ne résonnera dans ma tête
Que le Gong fatal silencieux.

Hôpital Universitaire de Genève,
le 11 mai 2002

De ma fenêtre d’hôpital

Dans le petit matin livide
La ville s’étire comme un grand fauve
Repu de ses orgies
Et puis se jette à coups de dents
De béton, de fer et d’acier
Sur le soleil et la lumière
Se gave et brûle, face au printemps
Dans sa fourrure d’arbres verts
Lacérée par les griffes du vent
Le délire la prend tout entière
Elle se met à hurler, à chanter
À baver, à se tordre, à vomir
Comme un saxophone strident
À cracher des caillots sanglants
Des lames, des machines, des rails,
À fumer sous l’urine des chiens
Résonner sous les pas des hommes
À coups de klaxons d’ambulances
De rugissements d’hélicoptères
Les oiseaux traversent en silence
Le ciel lavé de ses scories

Ici à l’hôpital la mort

Fait son travail dans le secret
Des lits scellés sur nos souffrances
Ici on tue, ici on s’endort pour toujours
Dans le murmure des perfusions
Ici la vie fuit goutte à goutte
Caressée par le froid des sondes
Enveloppées de drap stérile
Son visage impassible s’inscrit
Dans l’œil glacé des ordinateurs
Ici les souvenirs s’étiolent
Comme des orchidées sans terre
Perdant leur parfum et leur sang
Dans le plastique des cathéters
Ici l’on crève doucement
Durement, insensiblement
Ici l’on dépose les armes
Meurtrières des dernières blessures
L’oubli viendra comme le sable
Recouvrir nos fragiles ossements
Ensevelis sous d’ultimes prières.

Hôpital Universitaire de Genève, mai 2002

Bleu

Le crépuscule est blond au front des arbres noirs
Filigrane mouvant dans la clarté du soir

Méduse abandonnée sur un lit d’hôpital
Le ressac de ma vie se brise dans ma gorge

Les nuages vautours vont dévorer l’espace
Où je ne serai plus qu’un flocon de sommeil

Je vais donc m’effacer dans la beauté des feuilles
Dans la férocité de l’été cannibale

Dans le varech spongieux du ventre de la terre
Pourriture broyée dans la dernière forge

Un océan de fleurs jaillira de mes cendres
Ballet nacré des lys au parfum onirique

Hortensias au sang bleu, roses échevelées
Chardons porteurs d’épines aux lames meurtrières

Dahlias pourpres, œillets blancs, giroflées d’or brûlé
Tournesols lourds de graines défiant le soleil

Qu’on laisse sur ma tombe une vasque de pierre
Où les oiseaux viendront boire dans la lumière

Une eau si pure qu’elle aura le bleu du ciel.

Clinique genevoise de Montana, le 31 mai 2002

Fata Morgana

Ma vie s’est déroulée
Comme un long serpent noir
Aux écailles d’argent

Le vent s’est arrêté
La chair est consumée

Le souffle de la mort
A dispersé la cendre
Du feu qui m’a brûlée

Les murmures du sang
Se sont tus dans mes veines

Le silence a creusé
Sa demeure dans l’os

La galaxie des vers
A tendu ses filets
Sur mon corps pétrifié

Et l’invisible faim
De ses milliers de bouches

Va dévorer mes restes

Je serai sous la terre
L’eau la flore et l’étoile
D’un cosmos inconnu

Dans le vide infini
Où dansent les atomes.

Genève, le 18 octobre 2002

Fauve

Tu es à fleur de peau
Regard contre regard
Gueule contre gueule
Ventre contre ventre
Sang contre sang
Tu ne me fais pas peur
Je suis ta nourriture
Et tu es mon amant
Je te tiens à distance
Tu es ma pourriture
Et je suis ton dompteur
Il faudra que tu cèdes
À coups de bistouri
Seringue par seringue
Douleur contre douleur
À coups d’anesthésiants
Et de neuroleptiques
Maté, vaincu, braisé
Tu recules ma bête
Toi mon cancer de cirque
Ouvert puis refermé
Battu, ensanglanté

Arraché, asphyxié
Brûlant tes métastases
Au feu de mes scalpels
Et vomissant ta lave
Tuyau contre tuyau
Étouffé dans mes drains
Troué par la morphine
Jeté contre ma chair
Et coulé dans mes os
Muré agonisant
Contre un mur de charpie
Prisonnier à jamais
Des mémoires chimiques
Et des flux cathodiques
De mes ordinateurs.

Genève, le 11 novembre 2002

Lacrymosa

À toutes les Prostituées, disparues et vivantes
À Fabiana

Sous le tranchant d’un couperet de marbre
Marquant le deuil de ma vie envolée
Je serai nue sous un linceul de neige
Enveloppée de feuilles et de terre
Aux cris funèbres des corbeaux de novembre
Sous un ciel noir au soleil disparu

Que reste-t-il de ce corps oublié
De cette chair qui fut si convoitée
Autrefois belle, adorée, caressée,
Que reste-t-il de ces yeux étoilés
De ce sourire, de cette bouche tendre
De tous ces mots prononcés et perdus
De ces bras doux qui vous ont tant serrés
De ces mains refermées sur tant de sexes
De ces seins ronds et de ce ventre ouvert
À vos désirs, vos souffles, vos baisers
Que reste-t-il des cris et des caresses
Que reste-t-il des soupirs, des silences

De tant d’amour donné vendu payé
De tant de rires et de gémissements
De compassion, de peur, d’étonnements

Ces quelques pierres muettes et des fleurs
Et le printemps venu comme un voleur
Ses chants d’oiseaux assourdis de chaleur
Et le vent fou venu de l’océan.

Genève, le 15 novembre 2002

Perfusion

Pour Alain-Pierre Pillet

Dansez tubulaires dansez
Votre ballet de cortisone
Sur le ciel jaune de l'hiver
À deux mètres et plus de hauteur
Les Flex balancent leur liquide
Autour de leur axe de fer
Avec une extrême lenteur
Au goutte à goutte de survie
Que je boirai jusqu'à la lie
De l'anesthésique chimique
Au sérum physiologique
Reliés par de fines aiguilles
Enfoncées profond dans ma chair

Quand je me lève six fois par nuit
La tubulure s'enchevêtre
Dans un cliquetis de plastique
En traînant attachée à moi
L'araignée de fer à roulettes
Je m'en vais à pas hésitants

Perdre mon sang dans la cuvette
Et respirer contre le mur
Cinq roses baccarat entrouvertes
Sans parfum, d’un rouge éclatant
Dressées contre le jour futur

Sous les soleils de la douleur
Huit scialytiques éblouissants
Telles de grandes méduses d’or
Dans la salle de chirurgie
Là où le sang prend ses quartiers
Sur un lambeau de chair meurtrie
Le corps s’ouvre, la peau éclate
Le bistouri trace sa route
En me laissant anéantie
Arrimée à vos champs d’honneur.

Genève, Maternité, le 23 novembre 2002

Narcose II

Les ambulances
Trouent le silence
De leur hurlement suraigu
Le temps volé à la souffrance
Est plein de cris et de soupirs
À six heures les thermomètres
Nichent au creux de nos aisselles
Comme des oiseaux migrateurs

Les seringues avides se plantent
Dans nos cuisses, nos bras et nos mains
Le sang gicle, les muscles se tendent
L’aiguille assoiffée se retire
Laissant ses hématomes noirs
Sur notre chair martyrisée

Les chariots roulent dans le couloir
Transportant l’arsenal de verre
Des éprouvettes aseptisées
La mort circule en chaise roulante
La vie marche à tout petits pas
Entre deux cannes métalliques

Le ciel blanchit, la lune fond
L’aube se lève encore une fois
Sur nos ombres cataleptiques
Figées dans un sommeil de plomb
Par la force des narcotiques

Dans un vase, des orchidées
Ouvrent leurs lèvres de satin
Sur nos gorges asphyxiées.

Clinique Joli-Mont, le 30 novembre 2002

Matin

Le diamant des lampes
Perce l’obscurité
Debout corps mutilé
Assemblez vos blessures
Muselez la douleur
L’heure va sans pitié
Vers une aube éclatante
En dépeçant vos membres
Et morcelant vos nerfs
Vous jeter pantelante
Sur votre lit de fer
Il n’est plus temps d’attendre
Et d’espérer encore
Échapper au cancer
Il faudra faire face
À ses griffes sanglantes
À ses dents meurtrières
À sa faim dévorante
À son ultimatum
D’une mort foudroyante
Et se soumettre enfin
Au verdict du matin

Le clairon sonne fort
Et s’éteint brusquement
Le cœur titube et mord
La poussière des tombes
Un dernier soubresaut
Vous jette contre terre
Dans la fraternité
Des arbres et des pierres
Dépossédé du temps
Du son, de la lumière
Des battements du sang
De votre pauvre chair
Et du cœur arrêté
Face à l’éternité.

Genève, le 8 décembre 2002

Ritournelle

À William Naboré, pianiste

L’ombre funeste du Cancer
A tout arraché de ma vie
Amours, divagations, folie
Crevés par le bec du Vautour
Le carrousel des oripeaux
Tourne à vide dans le désert
Que reste-t-il de mon enfance
Des jardins de l’adolescence
Et des vergers de l’âge mûr ?
Des gravats : poussière et silence
Une valse au rythme brisé

Tournez doucement en cadence
Souvenirs d’un monde perdu
Empreintes d’un songe effacé
À pas lents, les mots chuchotés
Battements de cœur épuisé
Caresses du temps disparu
Tournoyez et ployez vos ailes
Chutez sans bruit et déposez

Vos corps de cendre sur la pierre
Légers, bientôt évanouis
Sous l’ombrage des cimetières

Écoutez les violes du soir
Les flûtes, les timbales du vent
La contrebasse des tempêtes
Chanter et déclamer vos noms
Soupirer, broyer vos espoirs
Envolés, vos cadences muettes
Le Kaléidoscope noir
Des jours anciens ensevelis
La ronde éblouie des fêtes
La caravane des années

Les concertos de nos douleurs
Éclatent dans l’or obscurci
Des crépuscules parfumés
Noyés sous l’orgie des couleurs
D’une symphonie de fleurs.

Genève, le 11 décembre 2002

Pas de deux

Regarder la mort
Les yeux dans les yeux
Souffle contre souffle
Et dent contre dent
Cette grande Dame
Danse et se pavane
Autour de nos corps
Elle a faim de nous
Faim de nos boyaux
Et soif de nos sangs
Jamais rassasiée
Et toujours pressée
Elle nous attend
Madame la Mort
Donnez-nous le temps
D’écouter encore
Le chant de la pluie
Et les cris du vent
Et laissez la vie
Couler dans nos veines
Son alcool brûlant
Laissez-nous l’été

Laissez-nous l’hiver
Vos talons qui claquent
Vos ricanements
Gardez un moment
Cette panoplie
Hors de notre vue
Laissez-nous encore
Un dernier instant
Caresser la vie
Vêtue de son double :
SA DERNIÈRE MUE.

Genève, le 13 décembre 2002

Chien

Il faudra se coucher
Comme un chien épuisé
Sur son ultime couche
Dans son dernier panier
Les pattes repliées
Sous sa tête immobile
Fermer nos yeux brûlés
Par tant de déchirures
D’aurores affamées
De nuits de solitude
De rêves inutiles
Et d’illusions brisées
Laisser le sang couler
D’une longue blessure
Écouter s’approcher
Sur ses talons légers
Et sonner à la porte
L’étrange visiteuse
Venue nous relever
De notre vaine garde
Et soulever encore
Nos flancs paralysés

De sa poigne de glace
Et tarir notre souffle
De l’ultime morsure
De son dernier baiser
Que le cri des mouettes
Tournoyant dans la cour
Désertée et muette
Emporte dans leurs becs
Une fragile miette
De nos morceaux de pain
Tombés pauvres et secs
De la table des fêtes
Qui nous fut refusée.

Genève, le 20 décembre 2002

Oceano Nox

Ce vieux corps ouvragé
De tant de peines, d’ardeur, et de tant de beauté
Il faudra le quitter
Un jour et s’en défaire
Ainsi que se dépouillent d’anciens navires de guerre
Échoués quelque part au fond de l’océan
Ainsi se décomposent nos gestes, nos regards
Et tout le gréement des parures humaines
Armatures, médailles et décorations vaines
Ainsi pourrissent les cordages de nos rêves
Ainsi l’amour s’en va rongé par la douleur
Les algues des bas-fonds et les protozoaires
Corrodent peu à peu nos restes pétrifiés
Et le clinquant éteint de nos orgueils brisés
Il faut couler, descendre et s’écraser enfin
À fond de cale noire, dans le sable éternel
Où jamais ne pénètre la clarté du soleil
Dans le silence obscur où nagent les regrets
Les fantômes de nos désirs inassouvis
Et les poissons aveugles de nos actes manqués
La vermine fera de nos chairs sa pâture
Nos décombres seront le frai d’aubes futures

Et le sel de nos larmes fécondera la mer
Rien ne meurt rien n’existe et tout se reproduit
À l’envi dans l’espace inconnu infini
Où nous sommes l’atome, la proie, le prédateur
De nos propres fictions, mortels avant de naître
Astres incandescents dévorés par la nuit
Dans le chatoiement de constellations mortes.

Genève, le 22 décembre 2002

Prostituées

À Marie-France

Blues, blues, sous vos peaux noires
Cris et rires sous vos peaux blanches
Sucrées salées poivrées brûlées
Fardées de nuit peintes de jour
Vêtues de vos seuls ongles rouges
Vos corps de fleurs grandes ouvertes
Aux senteurs de vie et d'amour
Généreuses coupes offertes
Aux becs et griffes de vautours
Se laissant boire indifférentes
Et dévorer sans une plainte
Comète à la chevelure blonde
Méduse ornée de serpents noirs
Enfant angélique blindée
D'une cuirasse d'or et d'argent
Gagnée à la sueur du sang
Au sommeil peuplé de démons
Et d'oiseaux exotiques tendres
D'animaux sauvages féroces
Et de rivières scintillantes

Où plonger leur ventre épuisé
Leur peau meurtrie par les baisers
Les coups, les regards meurtriers,
La faim inassouvie des hommes
Toujours à l'affût de ce fruit
Défendu, respiré, vendu
Gardé intact et inconnu
La grenade des jouissances
Dérobée à tous les regards
Protégée par un mur de cendres
Un jardin d'arbres parfumés
Et le chant de belles Sirènes
Compatissantes et sévères
Silencieuses et complices
Armées de trop de connaissance
Rassasiées de tous vos vices
Et gardiennes de vos secrets
Inaccessibles, trop humaines,
ASSASSINÉES PAR L'INJUSTICE.

Genève, le 22 décembre 2002

Saudade

Hommage à Stéphanie

Âmes des disparues
Aigrettes dans le vent
Votre parfum se pose
Sur les fleurs des tilleuls
Vous dansez dans les rues
Survolant invisibles
Vos anciennes prisons
De vos corps aériens
Légères, délivrées
Caressant le silence
De vos ailes d’oiseau
Vos robes de nuages
Aux longues traînes roses
Habillent le printemps
J’entends marcher le temps
À pas de terre et d’eau
Ses murmures de feuilles
Le frêle éclatement
De ses bourgeons sauvages
Le craquement de branches

Ses rumeurs de réveil
Toi la belle évadée
Surgie de ton enfer
Toute habillée de fer
De sable et de fumée
Que l'oubli te soit doux
À toi l'ensanglantée
Cassée un jour d'été
Sur une voie ferrée
Le train devenu fou
Qui t'a déchiquetée
Sur son chemin de pierre
Emporte ton visage
Tes rires et tes rêves
Et ton corps épuisé
Dans un monde inconnu
Au-delà des rivages
De ta vie saccagée
Vers l'obscur univers
Qui nous est dérobé
Où scintille l'étoile
De ton regard perdu.

Genève, le 1er janvier 2003

Melancholia

À Françoise Courvoisier

Douleurs, tendres douleurs
Envahissez mon cœur
Venez fleurir mon ventre
De vos rosaces noires
Aux épines de fer,
De vos tiges de soufre
Aux corolles de feu

Cancer mon beau cancer
Couronne mon enfer
D’une vie de folie
De tes lauriers pourris,
De tes feuilles d’acanthe
Aux pointes acérées

Dans mon jardin d’hiver
Les oiseaux emmurés
Hantent mes insomnies
De leurs chants torturés
Et l’eau de ma mémoire
A gelé dans son antre

Où plus rien ne respire
Que l’ombre évanouie
Des anciens souvenirs

Bientôt ne seront plus
Brûlés dans la lumière
Que tous les mots perdus
D’un spectacle arrêté
Sur la scène obscurcie
D’une fin programmée
Par la chute annoncée
Des corps désintégrés
Dans un dernier silence
Où seront mariées
Tendresse et violence.

Genève, le 8 février 2003

Aphélie

La comète invisible
Qui dévore ma chair
M’a longtemps éblouie
De sa clarté polaire
Sa chevelure bleue
A glacé mes artères
Et son noyau de feu
M’a consumé le cœur

Dans mon obscur cosmos
Le temps n’existe plus
Tourne tourne vertige
Instant sonne le glas
De mes illusions mortes
L’enjeu touche sa cible
De tant d’amours blessées
De paroles complices
D’étreintes oubliées

Et dans ma chambre forte
Aux trésors enfouis
Rongés jusqu’à la lie
Par la lèpre des nuits

Explose dans son orbe
La sphère sacrifiée
Jusqu’à son aphélie
D’un ultime artifice
Qui détruira ma vie.

Genève, le 11 février 2003

Éloge funèbre

À l'Absent

Tu choisis d'offrir à la mort
Un visage emmuré, précieux
Le visage d'un fou et d'un dieu
Rejoignant dans l'inéluctable
La part occulte de ton corps
Un masque dur dépossédé
De l'usure des apparences
Les mains refermées sur l'absence
De caresses, de coups oubliés
De gestes perdus innombrables
Scellés dans un dernier silence

Le visage de l'homme aimé
Couleur de cendre et de poussière
Repose entre deux roses, rouges
Comme le sang des épousées
D'autrefois sur leur pauvre couche
Où l'amour les tient éveillées

Toi qui fus notre violence
Nos folies, notre différence

Nos enfants, nos jeunes années
Notre aventure, nos blessures
Homme multiple secrètement
Disparu sans laisser de traces
Autres que nos larmes effacées

Reviens à ton premier parcours
À ton enfance dépouillée
À ton sommeil désaltéré
De tant d'alcools qui t'ont brûlé
Retourne à la terre première
Ensemencée par les gravures
De tes rêves inachevés.

Genève, le 23 février 2003

Ponction

À Jean-Luc HENNIG
Fidèle, invisible, merveilleux écrivain,
Ami de toujours

Je traîne mes douleurs
Comme un boulet de plomb
Je porte ma souffrance
Tel un plumage obscur
Zébré de fulgurances
Et de perles de sang
Parure de silence
Et de cris épuisés

Le jaguar inconnu
Qui me ronge le ventre
Jamais rassasié
Est toujours à l'affût
De nouvelles bombances

Je suis déchiquetée
Trouée, scarifiée
Je ne suis que lambeaux
Répandus dans un seau

Sous le bec des trocarts
Et d’avides seringues
Qui labourent ma peau

Coule, coule ma sève
Au soleil du printemps
Le murmure du vent
Couvre de son haleine
Le chaud frémissement
Des chairs écartelées
Offertes pantelantes
À l’aube qui se lève
Sur un platane en fleur
Jetant sa flamboyance
Dans le ciel océan.

Genève, le 30 avril 2003

Fleurs

À Jean-Luc Hennig, au-delà du Temps

Velours profond velours de sang
Cœur fragile d’insecte bleu
Langage humide chatoyant

Pétales caressés de feu
Aux veines noires tissées d’ambre
À la senteur de vieil alcool
Mûri dans sa gangue d’argent

Pensées, œillets, roses ailées
Pétunias, géraniums ardents
Hommage à la vie effacée
Frémissante secrètement

Frêles Parures séductrices
Messagères de notre mort
Votre effeuillement nous traverse
Et se répand sur notre corps

Scellant un ultime artifice
Nos pourritures effondrées

À l’envol des chairs disparues

Dans un dernier chuchotement
Emporté sur l’aile du vent
Dialoguant avec l’Invisible
Au-delà des murs et des rues.

Genève, le 8 juillet 2003

Oiseaux

À Jacques Vallet, écrivain visionnaire

Oiseaux porteurs de vent
De cris et de voyages
Oiseaux sur ma fenêtre
Épuisés, silencieux
Au lumineux plumage
En attente du ciel

Voués à disparaître
Au moindre mouvement
Attentifs, mystérieux
Messagers de nos rêves
Et de lointains voilés
Vous caressez l'espace
De vos battements d'ailes
De vos chants surannés

Un jour vous serez maîtres
De ce monde désert
Que nous aurons tué
Sans y laisser de trace
Que nous aurons brûlé

Affamé, assoiffé,
Empoisonné, détruit
Par nos viols suicidaires

Un jour dans le silence
Des ruines de nos terres
Vous oiseaux survivants
De vos gosiers fragiles
La musique va naître
Rescapée du bruit
De l'ordre fracassé
De ce pauvre univers

Dans le ciel ébloui
Votre seul chant gravé
Comme un pur talisman
Sur le front des nuages
Prendra son vol solaire
Et nous rendra la vie
Bien au-delà du temps.

Genève, le 21 juillet 2003

Échographie

L’œil électrique me transperce en silence
Et me dépèce, m’envahit, me dissèque
L’ordinateur, d’un souffle électronique
Va morceler mon corps tout en douceur
Sur l’écran froid, d’un bras inquisiteur

Tout est secret, perverti, hystérique
Serais-je une onde, une empreinte, un fossile
Ou le jouet, proie apocalyptique
De l’appareil hors du temps cathartique
D’un dur espace inconnu, virtuel ?

L’écho tremblant me lèche en profondeur
Et se lovant, invisible reptile
Dans mes boyaux convulsés de souffrance
Trace la route du percement futur
Qui va sonder au profond de ma chair
L’eau du poison révulsif et mortel
Qui m’habite et me nourrit de son fiel

Je te salue mon Cancer fatidique
Tes fleurs de mort me laisseront exsangue
Livrée aux faims féroces des scalpels

Aux longues dents des seringues de verre
Me déchirant au-dessus des cuvettes
Qui se remplissent des restes de ma gangue
En me laissant consumée et défaite.

Genève, le 28 juillet 2003

Chimiothérapie

Des douleurs inconnues
Me traversent les membres
Se coulent dans mes veines
Voyagent dans mon ventre
Me brûlent, me dévorent
Me lacèrent, me crèvent
Je suis trouée, mordue
De foudres carnivores

Douleurs inéluctables
Féroces, triomphales
Au venin de crotales
Aux dents de requins blêmes
Nagez, et percez-moi
De vos aiguillons noirs
Buvez mon sang épars

Faites mon lit de mort
Des putrides haleines
De vos perfusions lentes
Accrochées à mon bras

La musique des spasmes

Cède dans le vomi
Dansant toute la nuit
Jetant hors de sa couche
Le pantin de mon corps
Et m’incendiant la bouche

Vous, tortures royales
Aux chimiques fantasmes
Un jour je serai nue
Vidée de vos pouvoirs
Vêtue du seul espoir
D’une trêve arrachée
À l’infernale mue
Du carrousel des cendres
À vos crocs rassasiés
Vos mâchoires repues
De ma chair délivrée.

Genève, le 28 juillet 2003

Mise en scène

Silence
La dernière porte
Se ferme sur nos cris
Silence
Le dernier spasme
Roule et s’évanouit
Silence
Le dernier masque
Est arraché sans bruit
Le rideau se soulève
Se déchire et dévoile
Un visage de pierre
Sculpté par le sommeil
De l’éternelle absence
Du repos apaisé
De l’ultime beauté
À travers la souffrance
Bien au-delà des larmes
S’éloigne le galop
Du cheval de la vie
Dans l’océan de sable
Aux traces disparues

De nos anciens sanglots
Et des signes éteints
Silence
Pareil à une armure
Le linceul de la mort
Enveloppe le corps
De son cristal de glace
Et nous tend le miroir
Où lentement s’effacent
Les milliers de visages
Autrefois révélés
Par l’ultime gravure
Silence
La vieille peau est morte
L’esprit s’est envolé
Et chante sur le faîte
D’un arbre calciné
Le temps s’est disloqué
Les mots se sont rejoints
En d’invisibles miettes
Dans le ciel étoilé.

Genève, le 6 août 2003

Caelyx

Clouée sur un fauteuil
De cuir et de métal
Harnachée et percée
D’un cathéter brutal
Je sens couler en moi
Le poison rouge et froid
Se mêlant lentement
Dans mes veines usées
À mon sang asphyxié
Sous ma peau écorchée

Je me tiens sur le seuil
De corrosion finale
Immobile, proscrite
Paralysée, détruite
Impuissante et glacée

Le venin se répand
Soudainement brûlant
Dans mon corps, dans ma tête
Dans mes os, dans mes nerfs
Dans mes boyaux tordus
Au rythme dévorant

D’une danse effrénée
Tous mes sens percutés
Dévoyés, mis à nu
Accouplés dans l’enfer
D’une effroyable fête

Sonne sonne le glas
De mes illusions mortes
De mes anciens printemps
De mes étés perdus
Et de mes chambres fortes
Où se défont mes rêves
Où se ternit l’éclat
Des amours oubliées
Où tout est enlisé
L’espoir tombe en poussière
Et la vie s’achève.

Genève, le 18 août 2003

Vomi

Douleurs, douleurs
Rut de panthères affamées
Tournant dans le ventre désert
En écorchant ma peau brûlée

Mordez mon cœur
Plantez vos griffes dans ma gorge
En escaladant mes vertèbres
Et rugissez dans mes nausées

Tortures et morsures chimiques
Façonnées dans l'obscure forge
Du secret des laboratoires

Fleurs de ténèbres
Aux fragrances empoisonnées
Coup de tonnerre dans mes tripes
Et cyclones dans mes artères

Mon corps n'est plus qu'un champ de mines
Troué de salves meurtrières
Qui se dessèche et s'assassine
Entre chaque jet âcre et noir

Nerfs, muscles, peau, dans la poussière
Les escadrons de pourriture
Par vagues lentes consumées
Qui déversent leur vitriol
En m’arrachant le bord des lèvres

Mêlent leurs miasmes de luxure
Se coagulant sur le sol
En d’effroyables fioritures

Mon sang, mes cheveux et mes yeux
La fleur brisée de ma mémoire
Et mes rêves en camaïeu.

Genève, le 25 janvier 2004

Amour

À Claude Albert
Pour Igor, de sa mère qui l'aime

Le Tigre de l'Amour
S'en vient comme la Foudre
Déchiqueter mon âme
Et dépecer mon corps
Le Tigre de l'Amour
Marche à pas mesurés
Sur ma peau calcinée
Le Tigre de l'Amour
A du sang plein la gueule
Le Tigre de l'Amour
Est ferré par l'alcool
Le Tigre de l'Amour
Assassine sa mère
Qui ne l'a pas aimé
Ni vu ni reconnu
D'une tendresse veule
Arrache ses viscères
À coups de dents vainqueurs
Et lacère son cul

Il aborde son ventre
Des poignards acérés
De ses griffes sanglantes
Mon Tigre mon Amour
Je me rends je succombe
À ton amour de haine
Ta haine de l’amour
Approche n’aie pas peur
Bois le sang de mes veines
Et réduis-moi en poudre
Morcelle mon cœur nu
De tes dents affamées
Je ne suis pas ta femme
Je serai ton gibier
Noyé dans de la bière
Ta proie pantelante
Ta Putain bafouée
Et ton ivresse amère
Ma chute dans la tombe
Te rend ta liberté
Ton rire écartelé
Est l’oraison funèbre
De nos deux pauvres corps
D’Amour assassiné
Le Tigre de l’Amour
S’en vient comme la foudre
Le Tigre de l’Amour
Retourne dans son antre
De chaude puanteur
Assouvi et repu
Jusqu’au lever du jour
Aux flammes de l’aurore.

Genève, le 30 août 2004

Adieu aux armes[1]

À Francis Traunig, Photographe, Frère, Ami,
Explorateur de nos secrets et de nos rêves

Adieu le monde adieu la Vie
Que j'ai tant aimée tant haïe
Où j'ai crevé sous tant de coups
Brûlée par le regard des Fous

Tant chevauché sur mes délires
Tant respiré l'embrun des pleurs
Tant mordu le fruit des désirs

Ce soir je cède à mes douleurs
L'espace intérieur de mes friches
Où rôdent la Mort inconnue
Et sa meute de rabatteurs
Tapis dans l'ombre de leurs niches
Ce soir je marche dans la rue
Où j'ai traqué pendant trente ans
Des sexes d'hommes pour l'argent
Pour un repas pour un sourire
Pour un crachat pour de l'amour

Un mot un regard de velours
Un silence bardé de haine

Et me faire traiter de chienne
De Putain de Garce et de Reine
Et violer écorcher baiser
À coups de griffes coups de dents

Dans les cris le foutre et le sang
La fulgurance des urines
Le flux des baves opalines
La morsure d'un fouet de cuir
Un collier de clous acérés
Et l'éclat de la cocaïne

Soupirs et râles étranglés
Les caresses des mots derniers
Quand l'orgasme s'en vient mourir
La volupté enfin se tord
Et vient se coucher sur nos corps

Adieu le monde adieu la Vie
Maîtresse des Nuits éblouies
Que j'ai tant aimée tant haïe.

Genève, le 18 novembre 2004

1. Grisélidis Réal, *Carnet de bal d'une courtisane* © Éditions Gallimard, collection Verticales.

Nausée

Après tant d’heures et d’heures de tortures
La nausée monte étincelante et dure
Je ne suis plus qu’une épave brûlante
Écrasée et sanglante

Immobile tassée dans l’ombre de ma couche
Sans parole rivée au mouvement pervers
De la marée qui envahit ma bouche
Et de son goût amer

Creusant au ventre une vague de fer
Striée de feu de noire pourriture
De nourriture décomposée et vaine
Que le Cancer dispute aux flancs de son domaine

Vide est mon corps épuisé de sa chair
Rien ne peut arrêter ce cyclone de pierre
Écorchant mes boyaux en lacérant ma peau
En d’effroyables jets d’ordures en lambeaux

L’oiseau lunaire de la mort annoncée
Posé sur ma fenêtre
Fait entendre un chuchotis d’espérance

Un jour une heure s’envole la souffrance
Laissant le corps délivré de son être
Dans la beauté de l’aube illuminée.

Genève, le 6 décembre 2004

Alea jacta est

Faut-il vraiment que frappent
Aux portes de mon corps
Jour et nuit, nuit et jour
La souffrance et la mort
Faut-il que je me laisse
Morceler torturer
Que sournoises me happent
Les aiguilles acérées
Des seringues avides
Faut-il que je vomisse
Le sang brûlant et noir
De mon estomac vide
Faut-il que le cancer
Me serre et m’envahisse
Pour mieux s’approprier
Ma pauvre chair percée
Ses veines asphyxiées
Lui faudra-t-il toujours
Plus de muscles, de peau
De muqueuses, d’artères
D’organes et de boyaux
Pour assouvir sa faim

D’un effroyable amour
Faut-il que jusqu’au soir
Et du soir au matin
Je laisse la douleur
Me tordre tout entière
Et me tétaniser
Du ventre jusqu’au cœur
Que la vie me trahisse
Me lacère et me blesse
De son couteau vainqueur
De son arme dernière
D’une ultime morsure
Et d’un dernier baiser
Au fer de sa brûlure ?

Genève, le 10 avril 2005

Mort d’une Putain [1]

À Gabrielle Partenza
À toutes,
À nous autres

Enterrez-moi nue
Comme je suis venue
Au monde hors du ventre
De ma mère inconnue

Enterrez-moi droite
Sans argent sans vêtements
Sans bijoux sans fioritures
Sans fard sans ornement
Sans voile sans bague sans rien
Sans collier ni boucles d’or fin
Sans rouge à lèvres ni noir aux yeux

De mon regard fermé
Je veux voir le monde décroître
Les étoiles le soleil tomber
La nuit se répandre à sa source
Et m’ensevelir dans sa bouche

Muette la dernière couche
Où m’étendre enfin solitaire
Comme un diamant gorgé de Terre

Me reposer dormir enfin
Dormir dormir dormir dormir
Sans plus jamais penser à rien
Mourir mourir mourir mourir
Pour te rejoindre enfin ma mère

Et retrouver dans ton sourire
L’innocence qui m’a manqué
Toute une vie à te chercher
Te trouver pour pouvoir te perdre
Et te dire que je t’aimais.

Écrit la nuit
Genève, 17 avril 2005
*Clinique Le CESCO**

1. Grisélidis Réal, *Les Sphinx* © Éditions Gallimard, collection Verticales.

Le chant du Cygne

À Marie-France,
À Gabrielle,
Pascale, Diane et Tanya
Mes sœurs de Trottoir tant aimées
À Mary-Lou, Morte

J’ai brillé longtemps à vos firmaments
Allumée tendre luciole
Au cœur de vos farandoles
Le jour et la nuit
La nuit et le jour
J’ai vendu l’amour
J’ai donné le fruit
De mon corps si désirable
Mes beaux seins si doux
Et la chair friable
De mon ventre et de mon cou
Mes mains caressantes
Ma bouche superbe
Ourlée et puissante
Ses lèvres d’écume
Rouge éblouissante

La violence acerbe
De mes cris de fauve
Repue dévorée vivante
Quand le feu s’allume
Aux prunelles mauves
De vos nuits sans lune
Vos poignards sanglants
Qui fouillent mon cul
Jusqu’à l’aube m’ont
Dépecée à mort
Je me suis livrée
À tous vos affronts
J’ai hurlé j’ai bu
À toutes vos coupes
J’ai triché perdu
J’ai noyé mon corps
Dans toutes vos soupes
J’ai pris vos poisons
Jusqu’au fond du cœur
Aujourd’hui je meurs
Triomphante et nue
Maîtresse de moi et de mes douleurs
Je reste inconnue
Je suis encore vierge
Baisée et mordue
Par toutes vos verges
Enceinte à jamais de tous vos secrets
Étoile brûlée
Aux ailes du temps.

Genève, 18 avril 2005
*Sur un lit d’hôpital**

Le Cancer mis à nu

Au Docteur Zulian, chef oncologue du CESCO
Avec ma gratitude et mon admiration.
J'ai voulu transformer le cancer en Valse-Musette !!!

Petits nodules frais et pimpants
Qui vous poursuivez en dansant
Dans mon ventre champ de bataille
Waterloo de chair et de sang

La Fleur de votre imagerie
Se défait et chavire et fuit
Par tous les pores de ma vie
Valsez nénuphars des étangs
De l'humus de mon agonie

Étoilez mon humeur canaille
De vos éclats de pur diamant
Et de vos scintillographies
Tissez vos chaînettes d'argent
Roulez, roulez ô valses lentes
Tango de l'oubli de ma chair

Irisez les vagues démentes

De l’océan de mes douleurs
Et que tous les poisons du monde
M’asphyxient de leur puanteur

Printemps été automne hiver
Et l’unique saison : la Mort
Va m’immerger en eau profonde
De sa nuit poignardée d’amour

Où je dormirai pour toujours
Dans le silence de la mer
La pourriture de mon corps
Et l’écho du sang disparu
Aux portes verrouillées du cœur

Feuillages, feuilles, floraisons
Verdures de belle saison
Terre, soleil, vent et lumière
Tout se mélange à la poussière
De ce mois d’Avril éclatant
Où s’ensevelit ma mémoire

Chants d’oiseaux, ciel, nuages clairs
Parfums de l’aube illuminée
Bercée dans l’immensité noire
Qui va m’emporter dans sa tombe.

Genève, CESCO, le 29 avril 2005

Morphine

Aux infirmières et infirmiers du CESCO qui nous soignent avec tant d'amour

Mes Mains se sont posées inertes
Comme des oiseaux aux ailes ouvertes
Sur l'oreiller de ma douleur
L'aube limpide est annoncée
Rien n'est encore dit sur les fleurs
On attend que la graminée
Ouvre les lèvres de son cœur

La perfusion coule en douceur
Dans mes veines catapultées
Rien n'est encore dit sur le jour
Je suis livrée et délivrée
Par la morsure des acides
Qui m'auront déflagré le ventre
Toute la nuit de mes tortures

Silence il n'y a rien à dire
Toute la nuit de mes brûlures
La morphine est mon seul recours
Mon seul baiser mon seul amour

L’axe qui me tient en mon centre

Mes ailes ma splendeur mon guide
Mes floraisons mes chevauchées
La Galaxie de mon Vide
Éblouissante et satinée

Glisse-toi petite Morphine
Comme une blanche et douce hermine
Dans le sel des veines brûlées
Par la soif et le désespoir
De mes boyaux troués de noir

Rends-moi ma vie déchiquetée
Viens lécher ma chair affamée
Ta morsure soit mon espoir
L’apothéose du Printemps
La fleur de toutes mes années
Et mon dernier couronnement.

CESCO, Genève, le 8 mai 2005

Obsèques [1]

Chantez oiseaux de nuit
Aux voix de velours noir
Chantez la mort voilée
Son regard électrique
Sa démarche brisée
Chantez le désespoir
Au gosier hystérique
La lente floraison
Des chairs décomposées
Chantez l’eau du miroir
Le souffle s’est enfui
En la troublant à peine
Chantez l’immaculée
Peau de marbre inhumaine
Figée d’éternité
Sous l’or des encensoirs
Jetez votre oraison
Aux gorges du silence.

1. Poème inachevé, mai 2005.